

6

TAPAGE
NOCTURNE

16681C

1

PERSONNAGES

Armand Varescot
Frédéric Varescot
Martha Varescot
Gertrude Varescot
Sylvie Sauvín née Varescot
Isabelle Sauvín
Caroline Pelletier
Estelle
Frank Varescot
LeGrand
Gilbert Sauvín

ACTION

De nos jours, dans une petite ville imaginaire du Centre de la France.

DECOR

Le grand salon de la demeure des Varescot.

Tous droits d'exécution publique et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute copie à la main ou reproduction des rôles est interdite par la loi et passible d'amende.

© Marc-Gilbert Sauvaçon 1951.

ACTE I

Le hall de la demeure des Varescot à Joillac, aux environs de Limoges.

A gauche, au premier plan, la porte de l'appartement d'Armand Varescot et de sa femme Gertrude.

Au fond, à gauche, un escalier de bois verni qui ~~monte sur étage.~~

Entre l'escalier et le mur de droite, une large baie vitrée qui donne sur le parc.

A droite, au centre du mur, la porte en pan coupé du bureau de Cyprien Varescot, le grand-père.

Mobilier assez disparate mais costu, dans les teintes neutres et vieillottes. Seule tache vive, un immense divan recouvert de velours rouge.

Une horloge ancienne de campagne qui sonne en carillon Westminster les quarts, les demies et les heures.

Pendant que le rideau se lèvera, l'horloge sonnera les quatre quarts de deux heures.

C'est la nuit. Pénombre sur l'ensemble du décor. Un rai de lumière filtre sous la porte du bureau de Cyprien.

On entend, étouffé, le bruit d'une machine à écrire.

Puis le bruit cesse brusquement. Un sourd grondement de meubles remués lui succède.

Puis, soudain, le choc sourd de la chute d'un corps qui précède d'une fraction de seconde un cri strident.

En même temps le rai de lumière disparaît sous la porte du bureau.

La maison s'anime. On entend une porte qui claque et celle de gauche s'ouvre brusquement, il y a un passage à Armand Varescot. Il est pieds nus et vêtu d'une chemise de nuit de simple toile qui lui tombe sur les talons.

ARMAND, d'une voix affolée.
Qu'est-ce que c'est ?...

Frédéric Varescot paraît en pyjama en haut de l'escalier. Il y a là-haut un commutateur. Il fait la lumière.

FRÉDÉRIC
Tu n'es pas fou de crier comme ça ?

ARMAND
Mais ce n'est pas moi ! Quelqu'un a crié... Ça venait du bureau de Père !

FRÉDÉRIC, inquiet.
Du bureau de Père ?... Tu es sûr ?

Il descend tout en parlant.

ARMAND
Non... Il me semble...

Côte à côte les deux frères regardent la porte du bureau.

FRÉDÉRIC
On n'entend plus rien...

ARMAND
C'était un cri horrible, Frédéric...

Apparition de Maria Varescot en haut de l'escalier. Elle est en robe de chambre. Elle descend rapidement.

MARIA, descendant.
Qu'est-ce qui se passe ?...

FRÉDÉRIC
Tu as entendu crier, toi aussi ?

MARIA
Vaguement. Qui est-ce ?

FRÉDÉRIC
Armand prétend que cela venait du bureau de Père.

ARMAND
Je ne prétends rien. J'ai dit qu'il me semblait...

FRÉDÉRIC
Père m'avait prévenu qu'il travaillerait tard cette nuit. Il comptait faire venir la secrétaire.

ARMAND
Elle est arrivée vers dix heures. J'ai reconnu le timbre de son Vélo-Solex.

MARIA
Tu l'as entendue repartir ?

ARMAND
Je dormais.

FRÉDÉRIC
Il est plus de deux heures. Père doit être couché...

MARIA
Pas dans sa chambre, en tout cas. Je l'entends toujours quand il traverse le couloir.

A ce moment, Gertrude paraît par la porte de gauche. Elle est en chemise de nuit, comme Armand, et en papillottes.

GERTRUDE
Armand ! Tu n'es pas un peu fou de te promener en chemise de nuit à une heure pareille ?

MARIA
Vous avez entendu crier, vous, Gertrude ?

GERTRUDE, à Armand.
Et pieds nus par-dessus le marché ! Un parquet que je viens à peine de passer à l'encastrique !

FRÉDÉRIC
On vous demande si vous avez entendu crier !

GERTRUDE
Pardon, Frédéric, mais c'est moi qui crie, ici ! Tant pis si ça vous énerve ! Non, je n'ai pas entendu crier. Qui a crié ?

ARMAND
Personne. Enfin, on ne sait pas... J'ai entendu un cri...

GERTRUDE
Ce n'est pas une raison pour attraper une bronchite. Je vais te chercher tes pantoufles...

Elle rentre dans l'appartement de gauche. Au même moment Sylvie paraît en

haut de l'escalier. C'est une belle fille un peu vulgaire et très charnelle. Déshabillée vaporeux. Elle a pris le temps de se maquiller et de se peigner.

SYLVIE, dramatique.
Mon Dieu ! C'est horrible ! Papa !

Elle descend vers eux. Ils la regardent.

FRÉDÉRIC
Tu as entendu quelque chose ?

SYLVIE
Un cri ! J'ai bondi hors de mon lit !

MARIA
Tu as pris ton temps, pour bondir.

SYLVIE
Mille excuses, tante Mia, mais il fallait que je m'habille. Je suis la débauchée de la famille, moi. Je dors toute nue.

FRÉDÉRIC, machinal.
Sylvie ! Voyons !

SYLVIE
Revenons au cri. Qui a crié ?

ARMAND
On ne sait pas. Il m'avait bien semblé au premier abord que cela venait du bureau de ton grand-père, mais maintenant.

Retour de Gertrude qui porte une vieille paire de pantoufles de feutre doublées de lapin et un grand châle noir de laine tricotée.

TIENS. Ce sont tes pantoufles d'hiver. Et mets-toi ça sur les épaules !

ARMAND *obéit pendant que la conversation se poursuit.*

SYLVIE
Ce n'était pas la voix de grand-père, en tout cas !

ARMAND
Oh non ! On aurait dit une femme...

FRÉDÉRIC
La secrétaire, alors ?

GERTRUDE
Je ne vois pas pourquoi la secrétaire aurait crié. D'ailleurs il est plus de deux heures. Il y a belle lurette qu'elle a dû aller se coucher, cette petite Cyprien aussi, naturellement. On verrait la lumière sous la porte.

MARIA
Père n'est pas dans sa chambre.

SYLVIE
Il y a un divan dans le bureau. Ce ne serait pas la première nuit qu'il y passerait !

FRÉDÉRIC
C'est exact.

GERTRUDE
Allons nous coucher. J'ai mes confitures à préparer, moi, demain !

ARMAND
Après tout, ce cri venait peut-être de dehors. Quand on dort, vous savez... Tu viens, Maria ?

MARIA
Je n'aime pas ça...

Elle va vers la porte du bureau et actionne doucement le loquet. La porte résiste. Maria se retourne.

MARIA
C'est fermé à clef de l'intérieur.

GERTRUDE
Il s'est peut-être enfermé pour dormir tranquille ?

SYLVIE
Si jamais tante Mia le réveille, il va être furieux !

ARMAND
C'est vrai. Il vaudrait peut-être mieux...

Apparition d'Isabelle Savvin en haut de l'escalier. 14 ans. Jolie. Elle est en pyjama-veste, les jambes découvertes jusqu'en haut des cuisses, les deux mains enfoncées dans les poches.

ISABELLE, *en haut de l'escalier.*
Qu'est-ce qui arrive ? Le bateau coule ?

MARIA
Nous n'avons pas besoin de toi, Isabelle. Va te recoucher !

ISABELLE, *descendant.*
Jamais de la vie ! Vous êtes bien trop mignons, en Père-Noël !

SYLVIE
Tu as entendu crier, chérie ?

Crier ? Non, maman. Qui a crié ?
ISABELLE

On ne sait pas. Tu aurais dû mettre ton pantalon de pyjama, mon petit. Tu vas t'enrhumer.
ARMAND

Mais il n'y a pas de pantalon, oncle Armand. C'est un pyjaveste !
ISABELLE, riant.

Une pyjaveste, chérie. Veste est du féminin.
SYLVIE

Mais pyjama est du masculin !
ISABELLE

Si nous sommes ici pour discuter du sexe des pyjaves, je vais me coucher !
FRÉDÉRIC

Et allez donc !
Il éternue.

Ah, nous avons l'air malin, à piétiner devant cette porte sans oser frapper sous prétexte qu'il y a réveiller ! un vieillard acariâtre qui pourrait se
SYLVIE

Tu parles de ton grand-père, Sylvie !
FRÉDÉRIC, sévère.

Des grands-pères comme ça, tu sais...
SYLVIE

Sylvie !
FRÉDÉRIC

Elle n'a pas encore digéré la paire de claques qu'il lui a donnée la semaine dernière.
GERTRUDE, riant.

Oh vous, l'Alsacienne, ça va ! Si vous saviez ce qu'il pense de vous !
SYLVIE, venimeuse.

Sylvie, Gertrude, taisez-vous.
MARIA, la voix égale.

Et elles se taisent, matées.

Les Varescot, cette grande et belle famille si étroitement unie...
ISABELLE, doucement.

Maria se retourne et la giffe à toute volée, froidement, sans aucune colère. La gosse encuisse sans broncher. Elle n'a même pas ôté les mains de ses poches. Elle regarde Maria bien en face.

Bravo. Celle-là est encore mieux réussie que la dernière.
SYLVIE

Dites donc, Maria, je n'aime pas beaucoup que vous vous permettez de gifler ma fille ! Je suis assez grande pour la corriger moi-même !

Il est encore temps.
MARIA, froide.

Et à part ça, qu'est-ce qu'on fait ?
FRÉDÉRIC

Cette fois, ça y est. J'ai gagné !

Il éternue.

Allons nous coucher. Père doit dormir dans le bureau. A demain...

MARIA

Toi, passe devant !

A Isabelle.

Les mains toujours dans les poches, Isabelle obéit en sifflant et va vers l'escalier. Maria la suit. Sylvie et Frédéric ferment la marche. Armand et Gertrude vont vers la porte de gauche.

ARMAND

Bonne fin de nuit !

Persone ne lui répond. Mais au moment où ils vont disparaître, une sorte de gémissement sourd se fait entendre, venant du bureau. Ils se retournent tous d'un seul bloc. Ils se regardent.

MARIA

Cette fois, ça vient du bureau ! Père est malade !

Ils convergent tous vers la porte du bureau. Ils se massent. On entend une autre plainte. Ils se regardent, apeurés.

ARMAND, sur le souffle.

Ce n'est pas lui...

On entend maintenant de vagues bruits. Puis la lumière s'allume sous la porte.

SYLVIE, sur le souffle.

La lumière sous la porte...

On entend la clef tourner dans la serrure et le loquet de la porte se met à tourner avec un grincement léger. C'est assez lent pour être angoissant. Puis la porte s'ouvre et Caroline Pelleier paraît, titubante. C'est la secrétaire. Elle est très folle, très jeune. Elle s'accote au chambranle et promène sur les Varescot un regard de folle. Elle a les cheveux dans les yeux, le corsage largement déchiré découvrant l'épaule nue. Elle fixe le groupe de ses yeux vides.

CAROLINE, sans intonation aucune.

Monsieur Varescot est mort.

Ils ne réagissent même pas. Ils continuent de la regarder. Maria fait brusquement un pas en avant. C'est un mouvement qui doit avoir le sens, la rapidité, la spontanéité d'un véritable cri. Mais elle ne dit rien. Elle aussi regarde Caroline.

Je... Je l'ai tué.

Et elle s'éroule évanouie, le buste en avant. Tous les regards ont suivi sa chute, mais personne ne fait un geste. Ils sont pétrifiés. Puis soudain, sans un mot, ils se précipitent tous vers le bureau, sauf Gertrude qui se penche sur Caroline et Isabelle qui hésite au seuil de la porte ouverte. On entend un cri étouffé de Maria.

GERRUDE, nette.

Pas toi, Isabelle ! Viens ici !

Isabelle se détourne à regret de la porte et vient vers Gertrude.

Aide-moi à la porter sur le divan.

Isabelle obéit. A elles deux, elles ont réussi à soulever Caroline. Elles la portent vers le divan.

Et grand-papa, alors ?

ISABELLE

Il a le temps, lui !...

GERTRUDE

Elles installent la jeune fille, l'étendent. Gertrude dispose un coussin sous sa tête.

ISABELLE

J'aurais bien voulu le voir, quand même...

GERTRUDE, tapant dans les paumes de Caroline.

Ça t'intéresse ? Tu es verte de peur.

ISABELLE

Je ne suis plus une enfant, tante Gertrude. Il faut que je commence à m'habituer ! Quand je pense à tout ce que je vais avoir à enterrer, dans cette maison ! Des fois, j'en rêve la nuit !

GERTRUDE, relevant la tête de Caroline.
Ça t'arrive souvent ?

ISABELLE

Surtout les jours où tu fais de la choucroute.

Gertrude se redresse, furieuse.

GERTRUDE
Parce que tu ne sais pas la manger ! La choucroute, ça ne s'avale pas ! Ça se mâche ! Tiens, file plutôt à la lingerie et rapporte-moi le flacon de sels qui est sur l'étagère !

Isabelle monte l'escalier en courant. Gertrude hausse les épaules et grommelle.

Quatorze ans et ça ne sait pas encore mâcher !

Elle se penche de nouveau sur Caroline. A ce moment, Maria, Sylvie, Armand et Frédéric sortent du bureau en silence. Sylvie et Frédéric soutiennent Armand qui appuie un mouchoir sur sa bouche. Maria ferme la marche. Elle repousse la porte et reste adossée au battant, le visage baissé. Gertrude vient vers eux, inquiète.

Armand ! Qu'est-ce que tu as ?

ARMAND

Rien... envie de vomir. Ne t'inquiète pas...

GERTRUDE

Faites-le asseoir.

On installe Armand dans un fauteuil. Gertrude lui prend le mouchoir des mains et lui tamponne les tempes.

Aussi, j'étais sûre que ça allait te retourner ! Avec le foie que tu as !

ARMAND

C'est horrible, Gertrude !

SYLVIE
Tu devrais boire un peu d'arquebuse, oncle Armand.

GERTRUDE
Mais non ! Laissez-le tranquille. Ça suffit comme ça !

A Armand.

Respire bien à fond et pense à autre chose. Ça va passer. Tiens, ton mouchoir...

ARMAND
C'est celui de Maria.

Gertrude se retourne et tend le mouchoir à Maria qui le prend sans un mot. Gertrude la regarde.

GERTRUDE
Vous, vous avez pleuré.

MARIA, froidement.
Ça vous étonne ?

GERTRUDE
C'est plutôt pas votre genre. Il est vrai qu'un jour comme aujourd'hui... Alors, il est mort comment, ce pauvre Cyprien ?

FRÉDÉRIC, étonné.
Assassiné ! Vous ne le savez pas encore ?

GERTRUDE
Assassiné ! Assassiné ! C'est bien joli, ça ! Assassiné comment ?

ARMAND, au bord des larmes.
Qu'est-ce que ça peut faire ?... Assassiné, voilà !...

Cyprien Varescot est mort assassiné ! Juste au moment où nous allions fêter ses 75 ans !

FRÉDÉRIC, indigné.
Une des trois premières fabriques de chaussures d'Europe ! Finir comme ça !

Il étend deux ou trois fois de suite.

Dieu merci, nous avons attrapé l'assassin !

GERTRUDE
Tout ce que vous avez attrapé, c'est un rhume !

FRÉDÉRIC
Enfin, nous le tenons !

Il marche vers le divan.

Et je vous fiche mon billet que ça lui coûtera cher, à cette petite ordure ! D'ailleurs, je me demande bien ce que nous attendons pour appeler la Police !

Il va vers le téléphone.

MARIA

Non.

Frédéric s'arrête net et se retourne.

FRÉDÉRIC
Non ? Comment ça, non ? Elle a tué, hein ? Et elle a avoué ? Alors ?

Il décroche le téléphone.

MARIA

Lâche ce téléphone.

Frédéric obéit machinalement.

Qu'est-ce qui te prend ?

FRÉDÉRIC

MARIA
Il faut d'abord qu'elle parle, qu'elle dise pour-
quoi et comment elle a fait ça.

SYLVIE

Je ne vois pas très bien ce que ça changera !

ARMAND

Et puis la Police pourrait peut-être s'étonner que
nous ayons attendu si longtemps pour...

MARIA, *le coupe.*

La Police fera son travail quand j'aurai fait le
mien.

*Elle vient vers Caroline, la regarde, puis
se retourne.*

Il y a un flacon de sels, en haut. Qu'est-ce qu'on
attend ?

GERRRUDE

Isabelle est allée le chercher. Je me demande ce
qu'elle fabrique.

Les yeux sur Caroline.

Regardez-moi un peu cette pauvre gosse, si ça ne
fait pas pitié !

FRÉDÉRIC, *cinglant.*

Puis-je vous rappeler que cette « pauvre gosse »
vient d'assassiner sauvagement votre beau-père ?

GERRRUDE, *placide.*

Ça ne l'empêche pas d'avoir mauvaise mine !

ARMAND
Il me semble que je ne l'avais jamais vue... Elle
doit être très jeune...

SYLVIE

Tu trouves ? Elle fait largement trente ans !

MARIA

Elle en a vingt-deux.

SYLVIE, *petit rire.*

Vous avez toujours été un peu avare, Maria !

MARIA

Je l'ai vue naître. C'est la fille d'un de nos an-
ciens contremaîtres. Je me souviens que c'est
Père qui avait payé les frais d'accouchement...

SYLVIE

Un bienfait n'est jamais perdu.

FRÉDÉRIC

On devrait lui mettre quelque chose sur le corps.
Cette épaule nue, c'est gênant...

*Arrivée en trombe d'Isabelle, brandis-
sant le flacon de sels.*

GERRRUDE

Tu as pris ton temps !

ISABELLE

Je suis allée réveiller Estelle...

GERRRUDE, *prenant le flacon.*

Personne ne t'avait demandé de réveiller Estelle !

ISABELLE

Je lui ai dit de faire du café chaud pour tout le
monde ! Ça nous remontera.

ARMAND
Bonne idée, mon petit.

A Gertrude qui fait respirer les sels à Caroline.

Alors ?

GERTRUDE
Elle a remué les paupières...

Silence. Puis Caroline pousse un petit gémissement et ouvre les yeux. Elle regarde ces visages penchés sur le sien. Gertrude l'aide à s'asseoir.

Là... Ça va mieux ?

Oui...
CAROLINE, dans un souffle.

Elle penche le buste en avant, met la tête dans ses mains.

MARIA, calme.
Et maintenant, parlez. Pourquoi l'avez-vous tué ?
Je veux savoir.

Silence de Caroline.

Vous entendez ?...

Silence de Caroline. Alors Maria se rue littéralement sur elle, la lève d'une seule main et crie.

Je veux savoir pourquoi !

CAROLINE
Je le dirai à la Police.

MARIA
Vous allez me le dire à moi ! Pourquoi ?

CAROLINE
Pourquoi ? Lisez, si vous savez lire ! Votre père l'a écrit sur ma peau avec ses ongles. Il a...

MARIA, la coupe.
Une seconde !

Belle, va te coucher.

A Isabelle.

Ah non, alors !
ISABELLE

MARIA, un ton plus haut.
Isabelle, va te coucher.

Oh, zut !
ISABELLE

Maria la gifle. Isabelle en perd l'équilibre. Tout de suite elle récupère, courageuse et têtue.

Décidément, c'est mon jour !

Chérie !
SYLVIE

Elle court vers Isabelle, la prend dans ses bras et se retourne vers Maria.

Une fois pour toutes, Maria, je vous interdis formellement...

MARIA, calme.
Qu'elle aille se coucher.

SYLVIE, à Isabelle.
Va te coucher, chérie... Ecoute-moi ! Sois raisonnable !

ISABELLE
Tu me diras tout ?

SYLVIE
Je te dirai tout !

ISABELLE
Dans ces conditions, j'accepte.

Elle regarde Maria sous le nez, enfonce les mains dans ses poches et monte l'escalier en sifflotant.

MARIA
Accompagnez-la, Gertrude, et enfermez-la à clef dans sa chambre.

Gertrude va vers Isabelle qui, sur les premières marches de l'escalier, s'est retournée.

ISABELLE
A clef ? Et s'il y a un incendie ?

GERTRUDE
Encore un mot et il y aura un incendie ! File !

Elle l'empoigne par le bras et la pousse dans l'escalier. Les autres attendent qu'elles aient complètement disparu.

FRÉDÉRIC, à Caroline.
Bon ! Vous prétendez donc que mon père aurait esquissé le geste de vous frapper dans un mouvement irréfléchi de colère ?

CAROLINE
Il ne s'agissait pas d'un mouvement de colère, Monsieur.

FRÉDÉRIC
Appelez-le comme vous voudrez ! Bref, il n'était guère patient et il avait sans doute à se plaindre de vous... Je suppose que de votre côté vous avez été insolente et que, de fil en aiguille...

CAROLINE, nette.
De fil en aiguille, comme vous le dites si bien, Monsieur Varescot a essayé de me violer.

Sursaut collectif. Seule Sylvie fait entendre un petit ricanement ironique.

MARIA, réaction immédiate.
Qu'est-ce que vous dites ?

ARMAND, idem.
C'est une erreur, voyons ! Un malentendu ! Un regrettable malentendu !

FRÉDÉRIC, idem.
Vous mentez !

SYLVIE
Laissez-la parler, voulez-vous ? Cette fille dit la vérité, c'est visible !

ARMAND
Père allait sur ses 75 ans ! Réfléchis ! On ne viole pas une femme à cet âge !

FRÉDÉRIC, haussant les épaules.
Ça relève du conte de fées !

SYLVIE
Et l'histoire de la petite je ne sais plus comment ? L'année dernière ! La gosse du service d'emballage ! Ça relevait aussi du conte de fées ?

PARDON ! D'abord c'était l'année dernière !

Et puis au moins elle ne l'a pas tué, celle-là !

Pas si bête ! En tout cas la preuve a été faite plus d'une fois que grand-père portait allègrement son âge. Et je choisis mes mots !

Je suppose que nous devons ten remercier ?...

Continuez...
Elle se tourne vers Caroline.

Je travaillais souvent très tard avec Monsieur Varescot. Les premiers temps il était très correct. Désagréable mais correct. Malheureusement, ça n'a pas duré. Il est devenu peu à peu...

Agreable ?

Oui... Il me parlait souvent de mes jambes... de... de... enfin, de moi... de moi personnellement. J'affectais d'en rire. D'abord, je ne tenais pas à perdre ma place... Et puis je suis assez grande pour comprendre la plaisanterie...

Vous l'avez prouvé, d'ailleurs !

C'est qu'hier soir, ça n'était plus une plaisanterie, Monsieur ! Je voudrais bien savoir ce que vous feriez, vous, si quelqu'un vous sautait dessus pour vous arracher votre corsage !...

Elle se trouble.

Ce que je dis est idiot, bien sûr, mais... Bref, je me suis défendue !

Hélas !... Je veux dire : heureusement !... Euh non...

Il hoche la tête.

J'aurais mieux fait de ne rien dire du tout !

Continuez.
MARIA, à Caroline.

Je lui ai échappé, mais il m'a rattrapée à la porte. Il était terriblement fort. Il m'a presque jetée sur le divan !

Vous pouviez crier, appeler au secours !

Je ne voulais pas faire de scandale...

Eh bien, c'est gagné !

Alors je l'ai repoussé de toutes mes forces... Il a reculé brusquement... Il est tombé en entraînant la lampe avec lui... J'ai entendu le choc... Et puis plus rien... Je me suis évanouie...

Autour d'elle, c'est le silence. Gertrude revient par la porte placée sous l'escalier.

GERTRUDE
Je suis passée par la cuisine. Cette fainéante d'Estelle était en train de ronfler sur une chaise. Je lui ai dit deux mots !

Et Isabelle ?

SYLVIE

GERTRUDE
Un joli chambeau, celle-là ! Il a fallu que je la mette au lit de force !

Sylvie
Vous ne savez pas la prendre.

GERTRUDE
La prendre par où ? ... Elle griffe, elle rue et elle mord ! Je vous jure qu'il ne lui manque pas une seule dent !

Je suis désolée...

SYLVIE

GERTRUDE
Laissez donc ! Ça prouve qu'elle a du tempérament ! A propos, la petite a parlé ?

Oh oui !

ARMAND

FRÉDÉRIC
Elle nous a raconté l'histoire... enfin, une histoire !... à dormir debout ! Elle prétend que Père aurait essayé de... de la...

De l'embrasser.

ARMAND

GERTRUDE
Sacré Cyprien ! Ça devait lui arriver un jour ou l'autre !

Quoi ?

FRÉDÉRIC

GERTRUDE
De tomber sur une qui ne veuille pas !

ARMAND
Tout de même, Gertrude ! Il y a la manière !

FRÉDÉRIC, sec.
En tout cas, ce n'est pas l'indignation qui vous étouffe !

GERTRUDE
Si Cyprien s'était tenu tranquille...

FRÉDÉRIC

Avec une petite garce de vingt ans qui vous met ses jambes sous le nez ? C'est vite dit ! Père était un homme, après tout ! Il a fini par céder aux provocations répétées d'une employée vicieuse, d'accord ! Et après ?

Caroline se dresse d'un bond.

CAROLINE

Vous mentez ! Si j'avais voulu devenir sa maîtresse, c'était facile ! Je n'avais qu'à le laisser faire !

SYLVIE

Tu n'y connais rien, papa.

FRÉDÉRIC, à Caroline.

Et qui nous dit que vous n'étiez pas déjà sa maîtresse, justement ? Qui nous dit que vous ne l'avez pas assassiné pour de l'argent ?... Ou bien tout simplement parce qu'il avait assez de vous ? Hein ?...

Il ricane.
Ces Messieurs auront l'embarras du choix !

Il va au téléphone et décroche l'appareil.

Non !
MARIA

Comment ?
FRÉDÉRIC, l'appareil à la main.

Non !
MARIA

Frédéric hésite un peu, puis il raccroche d'un geste rageur.

FRÉDÉRIC
Ça alors ! Je voudrais bien que tu m'expliques...
Enfin quoi, il y a eu meurtre, oui ou non ?

Maria ne répond pas. Elle vient vers Caroline.

MARIA
Si les policiers vous questionnaient au sujet de ce meurtre, que leur diriez-vous ?

CAROLINE, étonnée.
La vérité, naturellement !

Naturellement !...
MARIA

Et alors ?
FRÉDÉRIC, à Maria.

MARIA
Imagine le scandale ! La mémoire de Père, son caractère, sa vie, la nôtre, tout cela deviendrait la proie des badauds, des calomniateurs, des politiciens, des journalistes ! Cyprien Varescot assassiné par sa secrétaire !

SYLVIE
Moi tite !

ARMAND
Et avec une pareille différence d'âge ! Ce serait choquant !...

MARIA
Ce serait la fin, Frédéric ! La fin d'un nom, sur tout. Ça, jamais !

FRÉDÉRIC
Tu exagères. Je suis certain que nous réussirons à étouffer le scandale ! Nous ne sommes pas n'importe qui !

MARIA, nerveuse.
Ne dis pas de bêtises. Nous avons trop peu de temps devant nous !

FRÉDÉRIC, vexé.
Quelles bêtises ? Je maintiens qu'en glissant un mot à l'oreille du Président du Tribunal et en lui expliquant la chose, nous arriverions certainement à...

SYLVIE
A le faire mourir de rire.

FRÉDÉRIC, furieux.
Sylvie, tu vas recevoir une claque ! J'ai tout de même le droit d'avoir une opinion personnelle, non ?

Ne vous donnez pas cette peine, Frédéric ! Laissez faire Maria !

GERTRUDE

A ce moment précis, la porte placée sous l'escalier s'ouvre et Estelle paraît. C'est une belle fille saine et robuste qui porte un placidité d'un bœuf limousin. Elle repose sur un immense plateau sur lequel reposent des tasses empilées et une énorme cafetière fumante.

ESTELLE, claironnant.

V'là le café !
Fichez-moi le camp, vous !

FRÉDÉRIC, furieux.

Ben quoi ? On m'a dit d'apporter du café ! Le v'là !

ESTELLE, placide.

MARIA
Tout à l'heure, Estelle. Nous vous appellerons.

ESTELLE
Bon bon ! Il était déjà bouilli. Il sera rebouilli, c'est tout !

Elle hausse les épaules, fait un pas pour s'en aller et se retourne.

Alors, c'est vrai ? On a tué ce pauvre Monsieur ?

ARMAND, grave.
Oui, Estelle. C'est terrible !

ESTELLE, calme.
J'ai pas encore réalisé... Mais quand j'aurai réalisé !...

Elle sort.

FRÉDÉRIC
Je me demande ce qu'on attend pour flanquer cette idiotie à la porte !

SYLVIE
Pour qu'elle aille bavarder dans tout le pays !

ARMAND
Et puis Père l'aimait beaucoup.

Je sais !
FRÉDÉRIC, sec.

A Maria.

Et maintenant, parle.

MARIA
Quand tu auras terminé.

FRÉDÉRIC
Oh, ça va ! Je me suis permis de dire ce que j'avais à dire, un point c'est tout !

Il étérne deux fois de suite.

Il faudrait tout de même qu'Estelle se décide à allumer la chaudière !

GERTRUDE
Je vais vous chercher votre robe de chambre. Ce serait trop bête d'avoir deux enterrements le même jour.

FRÉDÉRIC
Merci, Gertrude...

Gertrude monte l'escalier. Maria se tourne vers Caroline.

MARIA
Maintenant, écoutez-moi, vous !

Caroline se lève.

Oui Mademoiselle.
CAROLINE

MARIA
Vous avez tué Cyprien Varescot. Légalement vous en avez peut-être le droit. Socialement, c'est un geste abominable que rien n'excuse.

Mais Mademoiselle...
CAROLINE

MARIA, *violente.*
Au diable votre vertu ! Il était une force, comprenez-vous ? Un chef. Quand j'ai ouvert les yeux, ce pays n'était qu'un désert, une terre morte que les gens fuyaient. Il y a planté un monde ! une ple, une ville ! C'est ça que vous avez tué !... Ceci dit, je n'ai pas le goût de l'oraison funèbre. Mais il nous a laissé quelque chose à défendre et il fallait que vous le sachiez parce que nous allons le défendre ensemble !

Oui cela, « nous » ?
FRÉDÉRIC

Nous et elle !
MARIA

Tu es devenue folle ?
FRÉDÉRIC

MARIA
Que tu le veuilles ou non, que je le veuille ou non, qu'elle le veuille ou non, elle est désormais une des nôtres !

SYLVIE
Il s'en est fallu de si peu d'ailleurs !

FRÉDÉRIC, à Maria.
Ce que tu dis est monstrueux !

MARIA
Je te répète que si la vérité éclate, nous éclaterons avec elle ! C'est ce que tu cherches ?

SYLVIE
Ce qu'elle dit est juste, papa. Attends seulement qu'on sache que grand-père est mort en essayant de violer sa secrétaire et tu pourras toujours courir après ta Légion d'honneur !

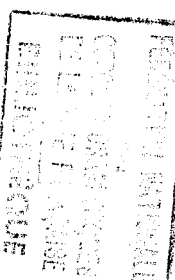
ARMAND
Et la honte de tout ça ! Les sourires des gens... Je ne parle même pas de l'adjudication de l'Ar-mée !

FRÉDÉRIC
Nous ne risquons rien ! Nous sommes la seule fabrique capable de sortir 600 000 paires de chaussures par an !

MARIA
Ils disperseront la commande.

FRÉDÉRIC
Tu oublies que je suis Président de la Chambre Syndicale !

MARIA
Tu ne le seras plus.



Et puis c'est bien joli, vos histoires de souliers, mais vous oubliez que j'ai un mari qui se présente à la députation dans trois mois !

Silence. Frédéric arpente nerveusement la pièce, les mains dans les poches de son pyjama. Retour de Gertrude avec la robe de chambre sur le bras.

GERTRUDE
Votre robe de chambre, Frédéric.

Merci.

FRÉDÉRIC

Il l'enfile nerveusement par-dessus son pyjama et s'adresse à Maria.

Bon. Admettons que la vérité soit dangereuse à dire. Alors ? Que proposes-tu ? Que cette fille se taise, que nous devenions ses complices et que nous soutenions la thèse de la mort accidentelle ?

MARIA

Je ne crois pas que ce soit possible... Il faudra essayer, bien sûr, mais Legrand n'est pas un imbécille.

ARMAND

Tu crois que c'est Legrand qui viendra ?

GERTRUDE

Il est Commissaire de Police à Joillac. Qui veux-tu qui vienne à part lui ?

FRÉDÉRIC

Tant mieux, c'est un ami de la famille !

SYLVIE, *sourire.*
Un ami de tante Mia, surtout... N'est-ce pas, tante Mia ?...

MARIA
Ton sourire est de trop, mais le reste est exact. Legrand est un ami. C'est aussi et d'abord un honnête homme.

Tout a une fin !

SYLVIE

FRÉDÉRIC, *sourire.*
Je suis sûr que nous arriverons à nous entendre, lui et moi... Sois tranquille, j'y mettrai les formes... De toute manière, je ne risque rien de sayer !

MARIA

Tout juste une paire de claques.

FRÉDÉRIC

Je voudrais bien voir un fils de garde-champêtre lever la main sur Frédéric Varescot !

MARIA

Il y a vingt ans qu'il en meurt d'envie.

GERTRUDE

Et encore, c'est un ami de la famille !

ARMAND

Ecoute, Frédéric, je crois que Maria a raison... Inutile de vexer Legrand par-dessus le marché !

FRÉDÉRIC, *vexé.*

Bon bon ! Parfait ! Du moment que tout ce que je dis est ridicule !...

A Maria.

Agis donc à ta guise ! Quel est ton plan ?

Avant tout, il faut que je voie Frank.

Frank ?

Stupeur collective. Ils se regardent.
FRÉDÉRIC, *sursaut.*

Pourquoi Frank ? Qu'est-ce que...

Frank n'a rien à voir là-dedans !

C'est ton fils.

MARIA

Ce n'est plus mon fils ! Il ne porte même pas mon nom !

Parce que nous lui avons demandé de ne plus le porter.

Parce que nous l'avons payé pour qu'il cesse de le porter ! Et il a accepté l'argent !

C'était tout ce qui lui restait à vendre, ce pauvre petit !

Ah non ! Gardez donc votre indulgence imbécille pour une meilleure occasion, voulez-vous ?

Et d'abord, qu'est-ce que tu lui veux, à Frank ?

Son grand-père est mort.

Il s'en moque bien !

Voyons, Maria, tu sais parfaitement dans quelles pénibles circonstances Frank a quitté la maison il y a huit ans...

En frappant son grand-père ! Mon père ! Ton père ! à coups de poing dans la figure !

Il s'aperçoit soudain de la présence de Caroline.

Vous, si jamais vous allez répéter ça à la fabrique, je vous tords le cou !

Rassurez-vous, Monsieur, il y a longtemps que toute la fabrique le sait. C'est Monsieur Varescot qui nous l'avait raconté lui-même. Et il riait ! Regardez-moi ce que ce greudin m'a fait, disait-il. Ah, c'est un gaillard, mon petit-fils ! » Et il montrait son œil !

Il montrait son œil ?

Il avait un œil tout bleu. Ce qu'il était drôle !

Passons !

Frank a toujours refusé de nous avouer le motif véritable de cette altercation. Père lui aussi a préféré se taire. Le soir même Frank quittait cette maison sur mon ordre mais avec votre as-

sentiment à tous. J'espère que tu n'as pas oublié la scène atroce dont il nous a gratifiés à cette occasion ! Veux-tu que je t'en répète les termes ?

MARIA

J'ai autant de mémoire que toi.

ARMAND

Frank avait à peine vingt-deux ans... Propos de gamins en colère ! Peut-être aussi avons-nous été injustes sans le savoir...

FRÉDÉRIC

Injustes envers un garnement qui venait de battre un vieillard ?

ARMAND

Pardon ! Il ne l'a pas battu. Ils se sont battus !

GERTRUDE, nette.

Deux Varescot qui se crépent le chignon, mon Dieu, ça s'est déjà vu ! Il n'y a pas de quoi sonner le tocsin !

FRÉDÉRIC, sec.

Vous m'excuserez de ne pas vous suivre sur ce terrain. Pour moi, on ne frappe pas son grand-père. Un point c'est tout.

GERTRUDE

Sans compter que c'est peut-être Cyprien qui avait commencé ! En tout cas, il s'était défendu, le bougre ! Je revois encore ce pauvre Frank avec sa lèvre fendue ! Il souriait quand même pendant que je lui mettais des compresses. Il me disait : « Tu sais, il a encore une belle droite, le vieux ! »

FRÉDÉRIC

Bref, c'est un héros !

A Maria.

Je te ferai simplement remarquer que si Frank remet les pieds ici, c'est en somme moi que la

famille désavouera publiquement, puisque c'est moi qui l'ai mis à la porte ! Et je te rappelle que je l'avais fait avec votre approbation unanime !

MARIA

Il fallait qu'il parte. Maintenant il faut qu'il revienne.

SYLVIE

Il refusera. Je le connais.

FRÉDÉRIC

D'ailleurs, on ne saurait même pas où le prendre !

MARIA

Quelqu'un le sait.

SYLVIE

Qui ?

MARIA, sourit.

Quelqu'un qui ne l'a jamais perdu de vue depuis huit ans et qui le rencontrerait en cachette, de temps en temps, à Joillac ou à Limoges... Quelqu'un qui l'y a revu pas plus tard que ce matin... N'est-ce pas, Armand ?

Stupéur générale. On le regarde. Il s'agite, toussotte, ouvre la bouche pour protester puis baisse brusquement la tête.

ARMAND

Oui...

GERTRUDE, à Armand.

Gros malin ! Tu pouvais me dire que personne ne s'en doutait !

FRÉDÉRIC, éclatant.

Magnifique ! Autrement dit, mon autorité paternelle a été bafouée par mon propre frère !

Je te remercie.

A Armand.

ARMAND
Ne te fâche pas, Frédéric. Frank a vécu des moments très difficiles... Toi, tu es le père, tu as le devoir d'être dur. Mais moi!...

Toi, tu es gâteaux!

FRÉDÉRIC

GERRUDE
Bien sûr! Il a tout le cœur qui vous manque. Alors, ça l'étouffe!

FRÉDÉRIC
Et naturellement, tu lui donnais de l'argent?

ARMAND
J'ai essayé. Il a toujours refusé. Il se débrouille, paraît-il.

SYLVIE
Reste à savoir comment!

FRÉDÉRIC
Nous le saurons toujours assez tôt! La seule chose qui m'étonne, c'est qu'il ne soit passé qu'une seule fois en correctionnelle!

GERRUDE, *recitant.*
Pour coups et blessures! Et puis, c'était à Cambrai, à mille kilomètres d'ici!

FRÉDÉRIC
Et quand il a vendu le piano de sa sœur, c'était aussi à Cambrai, peut-être? Et quand il a jeté cette grenade lacrymogène en pleine église pendant le mariage de Mademoiselle Brouillas? Tout le monde pleurait! Et quand il est allé taper tous nos amis en disant que c'était pour la Croix-Rouge? Et quand il...

Il avait oublié la présence de Caroline.
Il s'en aperçoit brusquement.

Mais sans encore là, vous!

CAROLINE

Monsieur, je voudrais bien être ailleurs!

FRÉDÉRIC

Ma question!... Mais si jamais un seul mot de ce que nous sommes en train de dire est répété à l'extérieur...

CAROLINE

Monsieur, rassurez-vous.

SYLVIE

Dis-moi, tu te dit que maintenant elle est de la famille?

FRÉDÉRIC

A Maria.

Ma question encore. Ton désir de voir Frank rentrer à la maison a-t-il un rapport quelconque avec notre souci d'éviter le scandale?

MARIA

A Armand.

Qu'est-ce?

ARMAND

A l'hôtel des Deux-Pigeons... C'est une sorte de café qui loue des chambres... sur la route de Paris à Bourgneuf...

MARIA

Téléphone?

ARMAND

Le 118 à Bourgneuf.

Maria va au téléphone, décroche.

MARIA
Allô, la poste ?... Ici la maison Varescot. Le 18 à Bourganneuf, je vous prie. C'est urgent... Non, je ne quitte pas...

Elle met la main sur l'appareil et se tourne vers Armand.

Sous quel nom est-il inscrit ?

ARMAND
Le nôtre... Enfin, le sien. Il a bien fallu qu'il remplisse une fiche...

FREDÉRIC
Charmant ! Un Varescot aux Deux-Pigeons ! Une maison de passe ! Tous nos amis l'auront rencontré !

Maria porte le récepteur à l'oreille.

MARIA
Allô !... Allô !... Les Deux-Pigeons ?... Pourrais-je parler à Monsieur Frank Varescot, je vous prie ?... Varescot, oui ! Inutile de finasser, je vous Eh bien, réveillez-le !... Dites-lui que c'est de la part de Maria... Merci.

Elle garde l'écouteur à l'oreille. Petit silence autour d'elle.

FREDÉRIC
Si encore je savais quoi lui dire !

GERTRUDE
Son grand-père est mort. Ça vous fait tout de même un sujet de conversation !

SYLVIE
Et puis il nous restera toujours la ressource de nous flanquer une raclée !

ARMAND
Voyons, Sylvie ! A t'entendre, on croirait presque que tu n'aimes pas ton frère !

SYLVIE
Ça tétonne ? Après ce qu'il a fait à Gilbert ?

GERTRUDE
C'était pour rire !

SYLVIE
Ah oui ? Vous auriez ri, vous, si un imbécile vous avait embarquée dans un avion et vous avait forcé ensuite à sauter en parachute au-dessus de Limoges, un dimanche, juste à la sortie de la messe, en vous faisant croire que l'appareil allait sécraser ? Résultat, mon mari a été ridicule, il a failli avoir une jaunisse et maintenant encore il a des tremblements nerveux chaque fois qu'il entend un avion ! Et vous voudriez que j'aime Frank !

GERTRUDE
D'habitude, pourtant, vous aimez ce que votre mari n'aime pas !

MARIA
Silence !

A l'appareil.

Allô oui ? C'est toi, Frank ... Ici Maria ... Il faut que tu viennes, Frank. Il faut que tu viennes tout de suite... Naturellement, à la maison !... C'est Armand qui me l'a donnée... Je te répète qu'il faut que tu viennes. C'est très grave !... Bon. Veux-tu que ton père aille te prendre avec la voiture ?... Très bien. Nous t'attendons...

Elle raccroche.

Il paraît qu'il a une motocyclette.

SYLVIE
Les affaires repréminent !

Ça me fait tout drôle, de le revoir...
ARMAND

Tu l'as vu ce matin...
FRÉDÉRIC

De le revoir ici... chez nous... chez lui.
ARMAND

Un Varescot s'en va, un autre arrive. Je propose
de noyer ça dans du café bien chaud.
SYLVIE

*Gertrude va à la porte de l'office placée
sous l'escalier.*

Combien faut-il de temps pour venir des Deux-
Pigeons ici en motocyclette ?
MARIA

Tout dépend de la motocyclette. Cinq ou six
minutes, je suppose...
ARMAND

*Gertrude, elle a ouvert la porte de l'of-
fice.*

Estelle ! Le café !

Et des tartines !
SYLVIE

Non ? Pas de tartines ?
Maria la regarde.

*Maria hausse les épaules. Gertrude crie
par la porte de l'office.*

Et des tartines !
GERTRUDE

Quelle chambre allons-nous lui donner ?
Elle referme la porte.

FRÉDÉRIC, agacé.
... pas sommeil pas encore là !

MARIA
... la sienne.

SYLVIE
... le bureau de Gilbert !

MARIA
... installera son bureau ailleurs. C'est sans
importance. Il est toute la journée à son Etude.

SYLVIE
... parfaitement qu'il s'est attaché à ce bu-
reau.

GERTRUDE
... ce qu'il y fait ! Il y fume sa pipe !

Ça vous regarde ?
SYLVIE

GERTRUDE
Ça cessera de me regarder le jour où c'est vous
qui passerez l'aspirateur !

Oh, je vous en prie ! Un peu de calme !
FRÉDÉRIC, énérvé.

Bon Dieu !
Soudain.

*Il est planté devant Caroline qui a ren-
versé la tête sur le dossier du divan et
qui dort comme une bienheureuse.*

Quoi ?
SYLVIE

FRÉDÉRIC, indigné.
Non, mais regardez-moi un peu ce culot ! Elle
dort !

Après toutes ces émotions, c'est normal.

Normal ? Elle vient d'assassiner mon père, non ?

A son âge, vous savez !...

Laisse-la dormir, Frédéric. Elle n'en a pas fini, elle non plus... Elle aura besoin de toutes ses forces...

Encore ?

Il faudra penser demain à faire changer le ve-

Père était vivant.

Tu es bête. Les divans ne portent pas le deuil !

On lui mettra un crêpe.

Apparition d'Estelle à la porte de l'office. Elle porte le même plateau que tout à l'heure. Elle a simplement ajouté une pile de tranches de pain et un bœuf rôti. Seul changement notable, Estelle sanglote.

Estelle, en larmes.

MARIA

Estelle va poser le plateau sur le gué-

SYLVIE

Ne posez pas dans les tasses, vous serez

Estelle, pleurant.

Elle pose le plateau et commence à déposer les tasses.

ARMAND

C'est très bien, mon petit !

Elle ne pleurait pas, tout à l'heure !

Estelle, pleurant.

Parce que j'avais pas réalisé ! Maintenant, j'ai réalisé ! Alors, je pleurs !... Ce pauvre Monsieur Cyprien ! Il était tellement gentil, quand il vous lait !

ARMAND

Nous l'aimions tous, Estelle !

Pas comme moi ! Pas comme moi !

FRÉDÉRIC, agacé.

Pas comme vous, d'accord ! Allez pleurer dans votre cuisine !

ESTELLE

J'ai le droit de pleurer où je veux ! Surtout pour le temps qui me reste !

GERRUDE, *tendant une tasse de café à Sylvie.*

Le temps qui vous reste pour quoi faire ?

Pour prendre le train...

Hein ?

GERRUDE

ESTELLE, *à Maria.*

Je m'en vais. Je... Je rends mon tablier à Made-moiselle. Il est resté dans la cuisine.

FRÉDÉRIC

Comment ? Ah non, ma fille, non ! Vous n'allez pas nous laisser sans bonne dans un moment pareil ! Ce serait le bouquet.

MARIA

Nous avons besoin de vous, Estelle.

ESTELLE, *pleurant.*

Oh, je sais bien que je manquerai un peu à tout le monde, mais je peux pas ! Je suis pas capable de supporter tout ça ! Il me faut de la chaleur humaine, à moi ! Monsieur Cyprien me le disait toujours !

FRÉDÉRIC, *exaspéré.*

Vous avez raison, tenez ! Fichez donc le camp, vous êtes trop bête !

ESTELLE, *pleurant.*

Monsieur Frédéric me comprend, lui ! Je prendrai l'omnibus d'onze heures.

FRÉDÉRIC, *sec.*

Le premier sera le bon !

GERRUDE

En attendant, vous remettez en état l'ancienne chambre de Monsieur Frank.

ESTELLE, *étonnée, curieuse.*
L'ancienne chambre de Monsieur Frank... Monsieur Frank va pas revenir ici, tout de même ?

FRÉDÉRIC, *sec.*
Si. Ça vous dérange ?

ESTELLE, *éclate carrément.*
Monsieur Frank va revenir ?...

Elle éclate soudain en sanglots.

Je veux plus m'en aller ! Je veux plus m'en aller !

Et elle se précipite vers la porte de l'office.

FRÉDÉRIC

Idiotie !

Il boit.

Et par-dessus le marché, le café est ignoble !

SYLVIE
Un malheur n'arrive jamais seul !

GERRUDE

Prenez-en quand même une goutte, Maria !

MARIA

Non, merci.

GERRUDE, *prenant une tasse.*
Alors, je vais donner votre tasse à la petite...

MARIA

Si vous voulez...

FRÉDÉRIC, *outré.*

Vous n'allez tout de même pas offrir du café à cette fille ?

GERRUDE, *allant vers Caroline.*
Pourquoi pas ?

SYLVIE, reposant sa tasse sur le plateau
Ce serait tout de même un peu fort qu'elle
la seule à y couper !

*Gertrude est arrivée vers Caroline. Elle
la secoue légèrement. Caroline ouvre les
yeux et se redresse brusquement.
confuse.*

Oh pardon !... Je... Je n'étais endormie...

Qui... Voilà un peu de café chaud.

Mais Madame...
CAROLINE

Tout de suite ! Allons !
GERTRUDE

Je... Je n'ose pas...
CAROLINE

Buvez ce café.
MARIA, sans élever la voix.

Oui Mademoiselle.
CAROLINE, obéissante.

*Elle boit le café d'un trait. Elle rend
la tasse.*

Merci...

Vous voulez une tartine ?
GERTRUDE

J'espère bien qu'elle ne va pas nous refuser ça !
FRÉDÉRIC, sarcastique.

Non Madame... Je ne pourrais pas avaler une
bouchée. Je vous remercie...
CAROLINE

MARIA
La belle-sœur va vous conduire dans
la chambre. Vous y passerez la nuit.

CAROLINE
Mademoiselle ?

MARIA
C'est aussi bien ici qu'ailleurs. Vous avez
le droit de prévenir ?

CAROLINE

MARIA
Je vais dormir. Gertrude, accompagnez-la.

Mais Mademoiselle... La Police...

MARIA

Si la Police a besoin de vous, elle saura où vous
prendre. Il se peut aussi qu'elle n'ait pas besoin
de vous. Je compte dans ce cas sur votre discrétion
totale. Vous avez contracté une lourde dette
envers nous. Vous la paierez en vous taisant.

CAROLINE
Mais j'ai tué ! Je suis coupable !

MARIA

Attendez qu'on vous accuse. Vous tenez tellement
à être arrêtée ? J'imagine qu'on a mieux à faire,
à votre âge. Il y a peut-être l'acquiescement, mais
ce n'est pas sûr. Ce qu'il y a de sûr, ce sont les
gendarmes, les mois de prison préventive, les As-
sises, le Jugement...

CAROLINE, petit sourire triste.
Ne croyez pas que je m'en faisais une partie de
plaisir.

MARIA

Nous sommes donc d'accord. Bonsoir.

Un petit temps. Gertrude fait un pas vers Caroline.

GERTRUDE
Venez, mon petit.

Elle l'entraîne vers la chambre, celle dont la porte est à gauche au premier plan. Caroline ne réagit plus. Les deux femmes sortent.

FREDÉRIC
Dieu sait que je m'étais juré de ne plus ouvrir la bouche, mais j'aimerais tout de même bien que tu m'expliques ce que tu comptes faire !

ARMAND
Je ne te comprends pas, Maria. A moins que la Police n'admette la thèse de l'accident, il faudra bien qu'elle trouve un coupable !

MARIA
Je me moque bien qu'elle trouve un coupable si elle ne trouve pas le motif, le vrai !

SYLVIE
Tu es folle ! Jamais cette fille n'acceptera de dire autre chose que la vérité puisque c'est la vérité qui la sauve !

MARIA
Elle n'aura peut-être pas l'occasion de la dire.

FREDÉRIC
Alors il faut inventer un autre meurtrier ? C'est une histoire de fous !

Maria s'est assise. Frédéric arpente la pièce les mains derrière le dos. Il s'arrête soudain.

FREDÉRIC
Bon Dieu ! Maria !

MARIA

Quoi ?...

FREDÉRIC, *il la fixe.*
J'ai compris !... Frank !... Tu as pensé à Frank !
Mon fils ! C'est abominable ! Je tinterdis...

On entend au loin le bruit de la motocyclette. Maria se lève.

MARIA, *elle doit élever la voix.*

Tais-toi !

ARMAND, *il crie presque.*

Tu n'as pas le droit !

MARIA, *les yeux sur la porte.*
Qu'est-ce que c'est, le droit ?

Soudain, c'est le silence. La motocyclette s'est tue. Ils regardent tous la porte. Un temps léger et elle s'ouvre brusquement. Frank Varescot paraît. C'est un grand garçon de trente ans, mince, costaud. Tenue débraillée, vêtements et souliers fatigués. Pas de cravate. Dépeigné. Des yeux vifs, une bouche dure et mobile qui sourit constamment. Ce n'est pas toujours un sourire de tout repos. Planté sur le seuil, il les regarde pendant une ou deux secondes. Il sourit.

FRANK

Charmant spectacle. A quoi jouez-vous ?

Silence. Sans se retourner, il referme la porte d'un coup de pied.

Bonjour !

ARMAND, *tintidement.*

Bonjour.

Un temps.

Bonjour.

MARIA, neutre.

Bonjour.

FRÉDÉRIC, gêné.

Un temps.

Bonjour !

SYLVIE, sèche.

Un temps.

La glace est rompue.

FRANK

Gertrude entre par la gauche. Elle s'arrête et le regarde.

Il manquait la bonne tante Gertrude ! Bonjour tante Gertrude.

Bonjour, garnement. Ça va ?

GERTRUDE

Regarde-moi !

FRANK, sourire.

Ça a l'air d'aller. Un peu maigrit, non ?

GERTRUDE, le regardant.

Je suis au régime.

FRANK

Il les examine de nouveau. Il est un peu étonné. Un temps. Il sort un paquet de cigarettes de sa poche.

On dirait que vous venez d'éteindre un incendie... Grand-Père est couché ?

Il est mort.

MARIA

Frank sursaute, la regarde et remet lentement le paquet dans sa poche, sans y toucher.

Quand ?

FRANK

Tout à l'heure.

MARIA

Comment ?

FRANK

Une attaque.

SYLVIE

Le pauvre vieux !...

FRANK, frappé.

A Maria.
Je te remercie de m'avoir prévenu tout de suite...
Il est dans sa chambre ?

Dans le bureau.

MARIA

Instinctivement, Frank se tourne vers la porte du bureau.

FRANK

Je peux ?...

MARIA

Bien sûr.

Frank va vers la porte, l'ouvre et entre dans le bureau. Les autres ne bougent pas d'un millimètre. Ils ne se regardent même pas, ne disent pas un mot. Ils attendent. Frank reparait, le visage dur. Il les regarde.

FRANK

Vous appelez ça une attaque ? Il a le visage griffé, le col attaché. Il s'est battu. C'est un meurtre !

MARIA

Oui, Frank.

Qui l'a tué ?

FRANK

Toi.

MARIA

Frank ne bronche pas. Il sourit. Il sort de nouveau le paquet de cigarettes de sa poche, en prend une, l'allume posément avec une allumette soufrée qu'il prend également dans sa poche et qu'il frotte contre le dossier d'un fauteuil. Gertrude toussote discrètement.

Amusant.

FRANK

Les ténébreux se dissipent. Je boirais bien un peu de café.

Il jette l'allumette.

Tu peux prendre ma tasse.

SYLVIE

Celle qui a du rouge à lèvres...

FRANK, choisissant.

Il prend la tasse et se verse du café.
Je vais enfin savoir ce que tu penses.

SYLVIE

Je te l'ai déjà dit.

FRANK, sourire.

J'oublie toujours.

Il élève sa tasse dans la direction des autres.

A votre santé, bien que ce ne soit pas ce qui vous manque !

Il boit et fait une horrible grimace.

Je vois qu'Estelle est toujours en pleine forme !

Il vide quand même la tasse et la repose sur le plateau.

Donc, c'est moi qui ai tué grand-père ?

MARIA

Il faut que ce soit toi, Frank !

FRANK

Tu ne veux pas que ça sorte de la famille... ou tu manques de main-d'œuvre ? Eh bien, vass-y ! Déballer tes outils !

FRÉDÉRIC

Une seconde ! Je tiens à t'affirmer, Frank, que je ne suis pour rien dans cette... proposition... Ta sœur non plus.

GERTRUDE

Moi, je n'étais même pas au courant !

ARMAND

En ce qui me concerne, j'ai déjà dit à Maria que je la désapprouvais. Je tiens à le répéter devant toi.

FRANK, *il regarde Maria.*

C'est donc la tante Machavel qui a mis la petite chose au point toute seule !

MARIA

Il faut que tu te charges de ce crime, Frank.

C'est notre seule chance.

FRANK

Votre seule chance de quoi ?

MARIA

De survivre.

FRANK

Bougre ! Nous voguons vers les sentiments élevés ! J'aurais dû mettre une cravate.

Il secoue sa cendre.

En attendant, tu pourrais mettre ta cendre dans un cendrier !

GERRRUE

Pardon, tante Cendrillon. L'émotion de retrouver une famille !

FRANK

Il va vers le guéridon. C'est un machinal. Il y a toujours eu un cendrier à cette place. Il y est encore. Il le prend et va s'asseoir dans un fauteuil le cendrier d'une main. Il regarde Maria.

Qui a fait le coup ?

Sa secrétaire.

MARIA

Gabrielle ?

FRANK

Celle-là s'appelle Caroline.

MARIA

Jolie ?

FRANK

Quelconque.

SYLVIE

Si jolie que ça ?

FRANK, à Maria.

Oui.

MARIA

L'honneur est sauf.

FRANK

Père et elle travaillaient souvent le soir très tard. Hier, il lui avait demandé de venir pour lui

MARIA

Il se rapporte au sujet d'une adjudication de terrain de l'Etat que nous sommes sur le point de faire.

FRÉDÉRIC

C'est cinquante mille paires de brodequins

FRANK, saluant.

MARIA

Les deux hommes nous couchent comme d'habitude. Les deux heures nous avons entendu un bruit de portes et la secrétaire est sortie. Elle nous dit que son grand-père était mort et qu'elle venait de le voir.

FRANK

Un temps de gêne. Maria elle-même. Elle regarde les autres comme si elle cherchait du secours.

FRÉDÉRIC

Un geste malheureux... Tu es un idiot... ton grand-père. C'était un homme sur qui les années n'avaient aucune prise.

GERRRUE

Un gaillard !

ARMAND

Le plus jeune de nous tous... Il avait conservé intactes toute sa lucidité, toute sa verdeur, toute sa prodigieuse puissance de travail...

FRANK

Elle l'a tué parce qu'il travaillait trop ?

Ne fais donc pas celui qui ne comprend pas ! Ça t'annuse ?

SYLVIE, rageuse.

Je suis resté très gamin.

FRANK, glacial.

Elle l'a tué parce qu'il essayait de la violer.

MARIA

A la bonne heure !

FRANK

Tu es content ? Ça ne t'a pas déplu, hein, de nous humilier un peu ? Tu te régales !

SYLVIE

Oui, sœurlette. Ça m'annuse, de vous voir cracher vos dents.

FRANK

Nous disions ?...

A Maria.

Epargne-moi, Frank. Je suis à bout de forces.

MARIA, doucement.

Maria Varescot à bout de forces ? Allons donc ! Ça ne suse pas.

FRANK

Maria baisse la tête et serre les poings, les bras pendants le long du corps. Un temps léger. Elle relève la tête et parle très vite, comme si elle avait hâte d'en finir.

MARIA

C'est une mort deshonorable, Frank. Pis encore, c'est une mort ridicule. Elle compromet tout. Elle ruine tout. Sa vie, son œuvre, son souvenir, son nom ! Nous ne voulons pas de cette mort.

Vous avez compté sur moi pour vous en fournir une autre plus reluisante ?

FRANK

Plus présentable. Dieu sait ce que je suis en train de souffrir, Frank. Je n'ai pas oublié que tu es mon fils...

FRÉDÉRIC

C'est beau, la mémoire !

FRANK

Mais Maria a raison. Toi seul peux nous éviter le pire. Bien entendu, nous te donnerions les meilleurs avocats du département... Maître Balbinalatour par exemple... Il accepterait certainement.

FRÉDÉRIC

Avec joie ! Frank a été le premier amant de sa femme.

SYLVIE, ironique.

Ah oui, c'est vrai !... Eh bien voyons... Maître Duplantin, alors ? Il est très demandé...

FRÉDÉRIC

Tu n'as rien eu avec Maître Duplantin ?

Inquiet.

FRANK

Je lui ai vendu des timbres.

FRÉDÉRIC, sombre.

Ah !

FRANK

Des vrais.

FRÉDÉRIC, respire.

Bravo.

FRANK, soupire.

On est bête, quand on est jeune !

FRÉDÉRIC
Maître Duplantin assumera donc la défense. Et puis nous serons là pour témoigner !

FRANK
Levez la main droite et dites : « Je le jure ! »

SYLVIE
Les parents de l'accusé ne prêtent pas serment.

FRÉDÉRIC
Donc, nous ne mentirons pas... Nous déclarerons simplement que tu es venu voir ton grand-père pour... par exemple pour lui demander les comptes qu'il te devait à ta majorité et qu'il ne t'a jamais rendus...

FRANK
Toi non plus, d'ailleurs.

FRÉDÉRIC
Vous avez discuté... Légalement, tu étais dans ton droit... Mais Père n'a jamais été commode... Il s'est fâché... Il t'a menacé..., frappé peut-être ! Tu l'as repoussé... un peu fort... et il est tombé. Voilà. C'est quand même un meurtre, d'accord... mais tout juste !... Et il n'a pour nous aucun caractère infâmant...

A Maria.
Je ne crois pas avoir trahi ta pensée ?

MARIA
Non.

FRANK, *rêveur*.
Coups et blessures ayant entraîné la mort. Absence de préméditation. Circonstances atténuantes. Un an de prison.

SYLVIE
Tu as l'habitude !

FRANK
Relativement. Jusqu'ici je n'ai réussi à attraper qu'un mois avec sursis.

ARMAND
C'est bien, ça, mon petit !

FRANK, *modeste*.
Mon avocate était ravissante.

MARIA
J'ai pensé que tu ne risquerais pas grand'chose, Frank. J'ajoute que la supercherie est facile. On sait dans le pays que tu as quitté la maison il y a huit ans à la suite d'une scène violente qui vous avait opposés, Père et toi...

FRANK, *sourire*.
Et depuis cinq minutes, il y a même mes empreintes digitales dans le bureau... Ça m'a l'air assez bien goupillé...

MARIA
Je me rends parfaitement compte que nous te faisons là une proposition qui peut paraître abominable...

FRANK, *sourire*.
Disons qu'elle est gratuite.

MARIA
C'est ça ou c'est nous. Nous tous. Et Dieu m'est témoin que ce n'est pas notre argent que je défends ; ni notre amour-propre ! C'est autre chose qui est au-dessus de nous. Le nom. Notre nom.

FRANK
Votre nom.

FRÉDÉRIC
Et le tien ! Tu es un Vareseot, il me semble !

FRANK, *cautèleux*.
Moi ? Vous m'avez donné 2 brigues pour être autre chose !

MARIA
Je ne veux pas te suivre sur ce terrain. Tu y es trop fort. Excuse-moi, Frank, je suis très gênée.

Silence. Frank regarde sa cigarette qu'il achève de se consumer entre ses doigts.

FRANK, rêveur.

Etre ou ne pas être l'assassin de son grand-père.

SYLVIE

Inutile de te dire que nous ne serions pas des ingrats...

FRANK

Ah oui ?

SYLVIE

Une fois cette épreuve terminée, nous prendrions les dispositions nécessaires pour te faire la vie agréable...

FRANK, riant.

Enfin le mot que j'attendais ! Après le drapeau, la mangeoire ! Je te retrouve, famille !

Il jette son mégot par terre, l'écrase de la pointe du pied, met les deux mains dans ses poches.

Vous pouvez crever.

Frank !

FRÉDÉRIC

Bravo, Frank !

GERRRUEDE

SYLVIE

Chiqué ! C'est pour faire monter les prix !

FRANK, il regarde Sylvie.

Il y a tellement longtemps que tu n'as pas reçu une paire de claques, toi ?... Là-dessus, bonsoir tout le monde !

Il va à la porte.

MARIA
Quel mot ?

FRANK, se retournant.
Personne à entendre un autre ?

MARIA

Personne, Frank...

FRANK

MARIA
Personne qui va aller en prison à ta place.

FRANK

Personne qui est joli !

MARIA

Personne qui a vingt-deux ans.

FRANK

Personne un an... avec sursis !

MARIA

Toi tu ne risquais rien. Nous aurions obtenu l'acquiescement. Elle, c'est autre chose...

FRANK

Casse-cou, tante Mia. Tu tombes dans le mélo !

Souriant.

C'est tout ?... Pas d'autres cordes à ton arc ?

ARMAND

N'insiste pas, Maria. Tout cela est affreusement pénible.

SYLVIE

Nous n'allons tout de même pas nous traîner à ses genoux !

FRANK, amusé.
Hé hé... Il y a encore ça !... Tous les Varescot à mes genoux... Alors là, franchement, je ne sais pas trop ce que je ferais... Qui commence ?

FRÉDÉRIC, furieux.
Fous-moi le camp !

MARIA
Va-t-en, Frank ! Gertrude, réveille cette fille. Il faut en finir.

Frank regarde, curieux. Gertrude va vers la porte de la chambre mais cette porte s'ouvre avant qu'elle y soit arrivée et Caroline paraît.

CAROLINE
Inutile. Je ne dormais pas.

FRÉDÉRIC
Vous écoutez aux portes ?

ARMAND, à Frédéric.
Dame ! Ça l'intéresse. Mets-toi à sa place !

MARIA, à Caroline.
Je n'ai donc plus rien à vous apprendre.

CAROLINE
Non Mademoiselle.

Elle regarde Frank.

Je voudrais que vous partiez d'ici sans aucun remords, Monsieur. On a essayé de vous faire endosser un meurtre dont je tiens à assumer toute la responsabilité. Je n'ai jamais demandé la pitié de personne. Vous avez été très gentil...

FRANK
Vous m'étommez.

CAROLINE, à Maria.
Je voudrais qu'on téléphone tout de suite à la Police.

MARIA
Téléphonez vous-même.

Un temps léger. Caroline hésite. Elle regarde le téléphone.

Le 4 à Joillac.

Nouvelle hésitation de Caroline, imperceptible cette fois, ou presque. Puis elle fait un pas vers le téléphone. Ils la regardent tous sauf Maria qui regarde Frank. Caroline porte l'appareil à son oreille.

CAROLINE
La Poste ?... Donnez-moi le...

FRANK
Stop !

Caroline le regarde. Il a fait deux pas. Il lui prend l'appareil des mains tout en la repoussant. Il porte à son tour le récepteur à l'oreille.

C'est une erreur, Mademoiselle... Vous pouvez vous rendre dormir.

Il raccroche. Il sourit. Il se tourne vers Maria.

Ça va. Je signe.

MARIA, doucement.

Merci, Frank.

FRÉDÉRIC
Merci, mon petit...

GERTRUDE
 Merci, imbécile.

Caroline les a regardés tour à tour. Puis elle se tourne vers Frank.

CAROLINE
 Je ne comprends pas... Qu'est-ce que ça veut dire ?

FRANK
 Ça veut dire que je suis une poire. Allez vous coucher et faites de beaux rêves.

CAROLINE, *elle réalise.*
 Mais je ne veux pas ! C'est moi la coupable !

FRANK
 Mille regrets, vous ne faites pas l'affaire. Les Varescot se tuent entre eux, ma petite.

CAROLINE
 Et vous croyez que je vais supporter ça ? Qu'un autre soit puni à ma place ? Jamais !

FRANK
 Puni ? Ne vous en faites donc pas ! Ils obtiendront l'acquiescement. Ils ont tout intérêt à l'obtenir ! Allez donc vous coucher et pensez à autre chose !

CAROLINE
 Non ! J'attendrai la Police ! Je lui parlerai ! Je lui dirai...

FRANK, *net.*
 Des clous ! Laissez-nous faire notre lessive en famille, s'il vous plaît. Et ne me prenez surtout pas pour un héros. Je vais leur vendre ça très cher !

CAROLINE
 Vous mentez !

FRANK
 J'ai besoin de fric. Ce ne serait vraiment pas chic de me faire louper l'affaire !

CAROLINE, *elle ne l'a pas quitté des yeux.*

Je ne vous crois pas... Je ne vous crois pas et pourtant j'ai peur de vous croire...

FRANK
 Croyez-moi ! Même la moto-cyclette sur laquelle je suis venu est un truc à me faire des ennuis ! Je l'ai achetée à crédit, revendue au comptant et oublié de la livrer, ce qui fait déjà deux superbes motifs pour passer en Correctionnelle !

SYLVIE
 Trois !

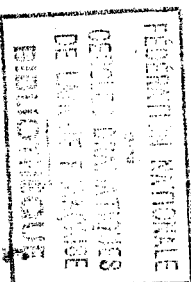
FRANK, *à Caroline.*
 Et je ne sais même pas compter ! Trois, dit la femme du notaire ! Bref, j'allais au trou de toute manière ! Cette fois, j'y allais même pour pas cher ! Alors vous me croyez, oui ?... Je vois ça dans vos yeux ! Merci et à la prochaine !

Caroline le regarde encore un instant puis elle se détourne sans un mot et court vers la chambre. La porte claque derrière elle. Un temps de silence. Frédéric se racle la gorge.

FREDÉRIC
 Frank, laisse-moi te dire la profonde émotion que nous procure à tous ton geste généreux. Nous ne l'oublierons jamais !

FRANK, *sourire.*
 Sûrement pas !... Cinqante mille !

FREDÉRIC
 Quoi « cinquante mille » ?



C'est mon tarif. Cinquante mille cash !

FRANK

Deux fois rien !
SYLVIE, *sarcastique.*

FRÉDÉRIC
Dieu sait que nous ne refusons pas d'envisager une juste compensation à ton sacrifice, Frank, mais cinquante mille francs, tout de même !

FRANK, *glacé.*
Par tête, évidemment !

FRÉDÉRIC, *sursaut.*
Hein ? Par tête ? Tu es fou !

SYLVIE, *haussement d'épaules.*
Il se prend pour un Picasso !

FRANK, *à Sylvie.*
Encore un mot, sœur chérie, et je vais me prendre pour un Velasquez !

A son père.

Cinquante mille pour toi, cinquante mille pour Gilbert et Sylvie et cinquante mille pour Maria. Je ne veux pas un sou d'Armand ni de Gertrude. Ils sont mes invités d'honneur !

ARMAND
Mais non, Frank ! Je tiens absolument à participer...

FRANK
Ça ne m'amuserait pas.

FRÉDÉRIC
Voyons, sois raisonnable. Sais-tu combien nous avons dû investir pour moderniser notre seule usine de Joillac ?

FRANK, *glacé.*
Je vous donne deux minutes pour vous décider.

FRÉDÉRIC, *furieux.*
On peut tout de même discuter, bon Dieu !

SYLVIE
C'est du chantage !

FRANK
Je ne vois pas ce que tu pouvais attendre d'autre d'un type comme moi !... Alors c'est oui ou c'est non ?

MARIA
C'est oui.

FRÉDÉRIC
Maria !

MARIA, *à Frank.*
Dépeçons-nous d'en finir. Tu veux un papier en règle, naturellement ? Nous n'aurons jamais le temps de l'établir. Ma parole te suffit-elle ?

FRANK
La tienne, oui. Autre chose, tante Mia. Il faudra aussi me donner la Bouterie.

MARIA, *lentement.*
La Bouterie ?... Tu veux la Bouterie ?...

ARMAND, *sur un ton de reproche.*
Frank !

GERTRUDE
Pourquoi la Bouterie ?... C'est une cabane dans les bois, Frank. Deux fois rien ! Et tu sais combien Maria l'aime... Elle y est née !...

FRANK
Je veux la Bouterie.

MARIA
Je te la donne.

FRANK
Parfait.

GERTRUDE
Tu pourrais au moins dire merci !

FRANK
Il n'y a pas de quoi.

SYLVIE
Mon Dieu, être un homme et lui casser la figure !

FRANK, *sourire*.
Téléphone donc à ton mari !

Court silence.

Maintenant, vous pouvez aller vous recoucher. J'ai encore deux ou trois détails à régler avec tante Mia, on vous réveillera pour le feu d'artifice !

Un temps. Ils se regardent.

FRÉDÉRIC
Bon... Je crois d'ailleurs que nous avons tous besoin de repos... A tout à l'heure, Frank...

ARMAND
A tout à l'heure, mon petit. Toi aussi, tu devrais essayer de te reposer...

FRANK
Je vais avoir au moins deux ou trois ans pour ça, sois tranquille !

GERTRUDE
Tu ne veux pas qu'on te fasse un bon café chaud ?

FRANK, *sourire*.
Merci, une fois suffit !

GERTRUDE
Au moins, embrasse-moi...

Ils s'embrassent.

Tu ne m'embrasses pas comme avant...

FRANK, *dur*.
Je manque d'entraînement. Bonsoir.

Ils vont vers leurs appartements respectifs. Pour Armand et Gertrude, c'est la porte de gauche au premier plan. Pour Frédéric et Sylvie, c'est au premier étage. Ils gravissent l'escalier.

A propos, Sylvie...

Elle se retourne et le regarde.

J'ai des excuses à faire à Gilbert.

SYLVIE
Pas possible ?

FRANK
Si. J'ai dû sauter en parachute, moi aussi. L'année dernière en Afrique... Eh bien, c'est très désagréable. J'ai beaucoup pensé à lui. C'est tout.

SYLVIE, *froide*.
C'est mieux que rien.

Elle monte une marche. En bas, Gertrude ouvre la porte de son appartement.

FRÉDÉRIC, *sur l'escalier*.

Frank...

Frank le regarde. Les autres aussi.

Inutile de te dire à quel point je déplore que notre conversation se soit déroulée dans un climat aussi... aussi pénible. Je tiens tout de même à te remercier du service immense que tu nous rends.

FRANK, *froid*.
Le service est compris.

Cette fois, c'est la fin. Ils sortent tous. Frank et Maria sont seuls. Maria s'est assise dans un fauteuil, les yeux clos, la tête renversée sur le dossier, Frank enfonce les mains dans ses poches, la regarde et se met à siffloter. C'est un geste familier qu'Isabelle a dû lui chi-per. Un temps.

C'est toujours Legrand qui est fic à Joillac ?

MARIA

Oui.

FRANK

Ça me fera plaisir de le revoir... Si ça peut se faire, ne l'appelle pas tout de suite. J'aimerais assez dormir deux ou trois heures avant d'aller pourrir sur la paille humide.

MARIA

Ta chambre est prête. Je recevrai Legrand moi-même. Peut-être pourrai-je lui faire admettre la leur des solutions.

FRANK

Et la plus économique.

MARIA

La moins scandaleuse. Tu tiens tellement à être accusé de meurtre ?

FRANK

A ce prix-là, tu sais !... En somme, tu me considères comme une ligne de rempli ? Je suis un peu déçu, tante Mia...

Il secoue sa cendre.

Sans compter que ce brave Legrand va peut-être fermer les yeux et avaler ton petit boniment... Tristan et Yseult au village !...

Il rit.

A propos, ça y est, vous deux ? C'est fait ?

MARIA, neutre.

Va te reposer, Frank.

FRANK

Pauvre Legrand !...

Il écrase sa cigarette.

Tomber sur une Varescot !...

Il va vers l'escalier, se retourne.

Tu restes ?

MARIA, regard vers le bureau.
Il faut bien que quelqu'un reste. Gertrude me remplacera tout à l'heure. J'irai m'habiller.

FRANK

Tu es un brave homme, tante Mia.

MARIA

On me l'a déjà dit.

Frank monte quelques marches et se retourne.

FRANK

Bien entendu, tu peux garder la Bouterie. Je n'en veux pas. C'était pour faire bien.

MARIA

Je sais. Merci, Frank.

FRANK

Pour le fric, c'est autre chose. Les Deux-Pigeons sont à vendre. C'est une bonne petite affaire. Et puis comme ça, on pourra se voir...

Il rit.

Comment me trouves-tu ?

Ignoble.

MARIA, *calme.*

FRANK
Oui. Je suis assez content de moi...

Il achève de monter l'escalier et disparaît en sifflotant. On entend claquer une porte. Maria se lève, va vers le bureau, ouvre la porte, entre...

LE RIDEAU SE FERME

ACTE II

Quatre ou cinq heures plus tard. Mêle décor. Au lever du rideau, Maria est endormie dans un des fauteuils mais elle a changé de robe. Un temps léger, puis Estelle entre. Elle vient vers Maria, lui met la main sur l'épaule.

ESTELLE
Mademoiselle !... Mademoiselle !

Maria ouvre les yeux.

MARIA
Quelle heure est-il ?

ESTELLE
Sept heures. Ça vient de sonner. Y a Legrand qui vient d'arriver !

MARIA, *se levant.*
Dites « Monsieur le Commissaire Legrand » !

ESTELLE, placide.
Bref, il est là. Je lui ai dit que j'allais voir...

Esquisse de sortie.

MARIA
Il n'a rencontré personne ?

Il n'avait pas l'air étonné ?
Estelle secoue la tête.

Intrigué ?
Même jeu.

Il vous a posé des questions ?
Même jeu.

Bon, faites-le entrer.
Même jeu.

Sortie d'Estelle. Restée seule, Maria court se planter devant un miroir, arrange rapidement sa coiffure. Entrée de Legrand. Ce n'est pas un gentleman. Son ascendance directe paysanne est évidente et par-dessus le marché il est très mal élevé. Mais il a du charme. Il regarde Maria longuement.

LEGRAND
Jolie, cette robe. C'est nouveau ? Vous cherchez à me séduire ?

MARIA
Bonjour, Legrand.

LEGRAND, allant vers elle.
Bonjour Maria.

Ils se serrent la main.

MARIA
Excusez-moi de vous avoir dérangé de si bon matin. Vous avez dû me maudire.

LEGRAND
Pas plus que d'habitude. J'aurais dû arriver une bonne demi-heure plus tôt mais je suis tombé en panne à la sortie de Joillac. Ma sacrée bagnole tenait sans doute à fêter sa majorité. Elle a eu vingt-et-un ans hier.

Il s'assied.

Fatigué ?
MARIA, debout.

LEGRAND
J'ai passé la nuit à Limoges. C'était le banquet annuel de la Police. Le nouveau Préfet avait pondu un discours du tonnerre. Il nous a dit qu'on était les piliers de la Société. On a bu pour oublier...

MARIA
Vous vous êtes couché à quelle heure ?

LEGRAND
Je ne sais même pas à quelle heure je me coucherai. Je dois avoir une drôle de gueule...

Il la regarde.
Vous aussi, d'ailleurs. Mal dormi ?

MARIA, debout.
Très mal.

LEGRAND
A nos âges, ça commence à se voir...

MARIA
Je crois comprendre que vous avez décidé d'être grossier. Vous pouvez fumer votre pipe.

LEGRAND

Volontiers...

Il tire de sa poche une pipe et la regarde posément, sans regarder Maria. Celle-ci hésite à parler.

MARIA

Une tasse de café ?

LEGRAND

Merci. Vous m'avez déjà fait le coup.

MARIA

Vous préférez un verre de vin rouge ?

LEGRAND

Ne cherchez pas à m'humilier. Je ne veux rien. Vous êtes là, ça suffit à mon bonheur...

Il met la pipe à la bouche et l'allume soigneusement. Maria s'assied.

MARIA

Vous devez vous demander pourquoi je vous ai fait venir.

LEGRAND

Probablement parce que vous avez besoin de moi. Vol de godasses ou quelque chose dans ce genre. Je n'ai pas d'illusions.

MARIA, elle se décide.

Est-ce que vous êtes mon ami, Legrand ?

LEGRAND

Sûrement pas !

MARIA

Ah non ?

LEGRAND

Je vous aime.

MARIA

LEGRAND
 ... que je vous aime, Maria, et que je vous vomis.

MARIA

Comment faites-vous ?

LEGRAND

Comme je peux ! Je pense à vous. Je vous attends. Je vous guette. Je joue les idiots du village. Le dimanche j'arrive le premier à la messe pour vous voir entrer et je suis le premier dehors pour vous voir sortir. Mes moments de lucidité, je les passe à m'envoyer des coups de pied au derrière. Mais c'est encore un moyen de penser à vous. Amusant, non ?... Un type qui voudrait écrire ma biographie s'en tirerait facilement avec deux dates et votre prénom au milieu !

MARIA

Ce n'est pas pour demain ! Bien entre nous, vous avez l'agonie lente et joyeuse.

LEGRAND

Tous les martyrs ne sont pas des saints. J'ai des soubresauts.

MARIA

On en parle.

LEGRAND

Chaque fois que je rencontre une fille qui vous ressemble, par exemple...

MARIA

Merci. J'ai déjà lu ça quelque part.

LEGRAND

Moi aussi. C'est même ce qui m'a donné l'idée... Des fois, ça marche...

Il la regarde.

Et puis je sors de là avec une envie terrible de vous tordre le cou. Je suis malheureux, Maria, et vous n'êtes pas heureuse. Et le temps passe.

MARIA

Vous savez si bien le faire passer ! Mon pauvre Légrand, dire que c'est en aimant la même femme que vous vous serez fait une réputation de trou-seur de filles !

LEGRAND

J'aimerais vous en faire profiter.

Légrand !

MARIA, *debout*.

LEGRAND

Légrand ! Quoi, Légrand ?

Il se lève.

Mes confidences vous dégoûtent ? Pourquoi les provoquez-vous ? Oh, pas avec des mots, bien sûr ! Avec des petits trucs à vous. Des robes neuves, des sourires, des parfums, des regards, des silences ! C'est votre manière de faire l'amour ? Parfait, mais au moins ne me prenez pas pour une andouille !

MARIA, *elle s'est retrouvée*.

Ce qui me dépasse c'est que votre sale pipe s'éteigne si souvent devant une allumeuse !

LEGRAND, *hargneux*.

Très drôle !

Il se penche et commence à taper le fourneau de sa pipe contre le talon de son soulier en petits gestes rageurs.

MARIA

J'aurais mieux fait de vous dire tout de suite pourquoi je vous ai fait venir. Cela vous aurait évité cette sortie ridicule. Père est mort.

LEGRAND, *tapant toujours sa pipe*.
Tant mieux !

La regarde.

C'est sûr, au moins ?

Vous êtes ivre !

MARIA

LEGRAND

Vous savez bien que non. Qu'est-ce que vous espérez ? Que j'allais éclater en sanglots ? Je haïssais Cyprien. S'il n'avait pas existé, vous seriez mienne depuis dix ans !

MARIA

Non.

LEGRAND

Il vous a écrasée comme il a écrasé les autres : Frédéric, Armand, Gertrude, Sylvie... Qu'est-ce que ça change qu'il soit mort ? Vous n'avez même plus la force de respirer seule !

MARIA

Moi ! Toujours moi !

LEGRAND

Je me moque du reste. Il est mort à 73 ans. C'est de son âge ! Et on pourra aller au cimetière sans mouchoir ! Il n'aimait personne et personne ne l'a aimé. Pas même vous, Maria.

MARIA

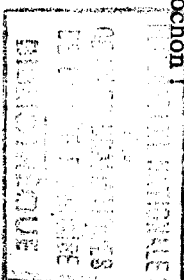
Père était au-dessus de l'amour !

LEGRAND

Je connais le refrain. Le grand, l'immense Cyprien Varescot ! Ça ne m'empêche pas de dire ce que je pense. C'était un vieux cochon !

MARIA, *patiente*.

Quand vous aurez fini...



LEGRAND
J'ai fini. Lui aussi. Et ce n'était pas la peine de me faire venir à sept heures du matin pour m'apprendre ça. C'est une bonne nouvelle mais ça pouvait attendre.

MARIA
Si vous me permettez de placer un mot...

LEGRAND
Tenez, vous voulez savoir ce qu'il m'a dit, le jour où je suis allé lui demander votre main ?

MARIA
Quoi ? Vous êtes allé lui demander ma main ? Mon pauvre Legrand !

LEGRAND
Il m'a dit : « Alors, gendarme, on voudrait s'en voyer une Varescot ? »

MARIA, *glaciale*.
Et vous avez refusé ?

LEGRAND, *sec*.
Oui. Il riait trop fort. Et puis je dois dire qu'il n'a pas insisté. Là-dessus, je vais dormir. Bonsoir, Maria. Je vous présente mes condoléances.

MARIA
Restez. Ce n'est pas que votre présence me soit particulièrement agréable, mais elle est nécessaire.

LEGRAND, *la regarde, étonné*.
A cause ?

MARIA
Père n'est pas mort de mort naturelle.

LEGRAND
Non ?... Alors ça, c'est trop beau ! Il est tombé dans l'escalier ?

MARIA
Dans son bureau. Cette nuit vers deux heures. Il a heurté la cheminée. Le sang a coulé. Je croyais que dans ces conditions il fallait un constat de Police...

LEGRAND
Oui et non... Un médecin aurait pu suffire...

Il la regarde.
C'est curieux, que vous ayez pensé d'abord à la Police... Vous avez enlevé le corps ?

MARIA
Non.

LEGRAND
Curieux, ça aussi... Pourquoi ?

MARIA
J'ai fermé la porte à clef. J'ai cru bien faire.

LEGRAND
Presque trop bien... D'habitude, les gens ne pensent pas à toutes ces choses. Dieu merci, vous étiez là ! Il était seul, quand il est mort ?

MARIA
Oui. Sa secrétaire l'avait quitté aux environs de minuit. Elle est ici. Voulez-vous la voir ?

LEGRAND
Je la connais, merci. Joli petit morceau. Elle fait de la motocyclette ?

MARIA, *prise de court*.
Quoi ?

LEGRAND
Il y a une motocyclette devant le perron...

MARIA, *brève hésitation*.
C'est celle de Frank.

LEGRAND
Frank ?... Il est revenu ? Allons bon ! Quand ?

MARIA
Cette nuit.

LEGRAND
Aussi ? Et dire qu'il y a tellement d'autres nuits où il ne se passe rien !...

MARIA
Vous voulez peut-être jeter un coup d'œil dans le bureau ?

LEGRAND
Naturellement.

Elle prend la clef du bureau qui est posée sur la table basse et se lève. La porte de droite s'ouvre et Estelle paraît, portant l'aspirateur.

ESTELLE
Je venais pour les poussières.

MARIA
Vous avez porté les petits déjeuners ?

ESTELLE
Pas tous. J'ai que deux bras, moi !

MARIA
Pour ce que vous en faites, c'est largement suffisant. Venez, Commissaire.

Ils passent dans le bureau. Estelle hausse placidement les épaules et brama l'aspirateur sur une prise. Ronflement. Elle commence à promener le bec de l'appareil sur le sol, tout en chantonnant. Alors la porte de gauche s'ouvre doucement et Frank paraît. Même vêtement que la veille. Il regarde faire Estelle en souriant. Elle se retourne, lâche l'aspirateur.

ESTELLE, heureuse.
Monsieur Frank !

FRANK, lui tend la main.
Bonjour, fidèle servante.

ESTELLE, ravie.
Monsieur Frank !

Elle lui serre la main.

Ça, alors, vous parlez d'un coup ! Après huit ans ! Attendez que j'arrête mon machin...

Elle va couper le contact de l'aspirateur et revient.

Vrai, ça me coupe la respiration, de vous revoir !

FRANK
Tu ne savais pas que j'étais revenu ?

ESTELLE
Si, mais ça m'a quand même retournée !

Elle s'approche.

C'est comme la fin de ce pauvre Monsieur Cyrien, tenez ! Croyez-vous ! Un homme qui buvait encore ses deux litres par jour !

Confidentielle.

Paraît qu'il est mort poussé... Ce que je sais pas, par exemple, c'est qui l'a poussé !

FRANK
C'est moi.

ESTELLE
Vous ?

Elle le regarde, suffoquée.

Ça va ! Vous me faites marcher ! Vous avez un œil qui rit.

FRANK
Eh bien, il a tort. C'est vraiment moi, Frank. Un geste malheureux.

ESTELLE
Allons donc ! Ce pauvre Monsieur était déjà si bien que vous n'étiez pas encore arrivé ! Vous n'avez rien fait que je vous aurais vu quand j'ai aperçu le café !

FRANK
J'étais dans la chambre de tante Mia.

ESTELLE
Alors, c'est bien vous ! Mais comment ça arrive, une horreur pareille ?

FRANK
Nous étions en train de nous battre.

ESTELLE
Encore ? Au moins, vous vous battiez pas pour la même chose que la dernière fois ?

FRANK
Non. Question de gros sous.

ESTELLE, *moue*.
C'est moins joli. Vous vous souvenez, la dernière fois ? Ce que je pouvais avoir peur ! « Attends un peu, qu'il criait, Monsieur Cyprien, attends un peu ! Je vais t'apprendre à coucher avec la bonne ! »... Je vous l'avais pourtant assez dit, de partir avant minuit ! C'était l'heure de Monsieur Cyprien ! Mais va te faire fiche !

Elle sourit.

Tout compte fait, c'était le bon temps ! Et quand vous avez été parti, ça n'a pas été drôle, je vous jure !

FRANK
Ah oui ?

ESTELLE, *mélancolique*.
Personne ! J'ai même failli chercher la police. Parole ! Et puis, petit à petit, ils ont acheté l'aspirateur...

Soudain.

FRANK
J'aurais ! Ce sacré Legrand qui est là pour vous sauver, Monsieur Frank !

FRANK, *sourire*.
C'est en prison.

ESTELLE, *suffoquée, recule*.
En prison ? Ça alors ! Vous serez le

FRANK
Il faut bien que quelqu'un commence ! A ce sujet, justement, je voudrais te demander un service...

ESTELLE
Oh, pour ça, j'irai vous voir !

FRANK
C'est autre chose. Ecoute-moi. Il se peut qu'au cours du procès on fasse appel à ton témoignage. On te convoquera. On t'appellera à la barre.

ESTELLE, *sourcils froncés*.
On m'appellera comment ?

FRANK, *patient*.
Je veux dire que le Président te demandera sans doute de répéter ce que tu sais sur grand-père, sur moi, sur nos habitudes, nos rapports, nos petites histoires de famille, et coetera, et coetera...

ESTELLE
Eh bien, il n'a pas fini d'en entendre, le Président !

FRANK
Si, justement. Je veux que tu te taises. Tu ne sais rien. Tu ne diras rien. Tu feras l'idiotie !

ESTELLE, *déguê*.
Bien Monsieur Frank. J'essaierai. Mais pourquoi ?

FRANK
Pour me faire plaisir. Je peux compter sur toi ?

ESTELLE
Oui, Monsieur Frank. Mais vous pouvez pas savoir ce que ça me fait de penser que cette espèce de sale gendarme...

Hochant la tête.

Je sens que je vais encore casser quelque chose !

Elle va débrancher l'aspirateur.

Je voulais toujours vous dire, pour Monsieur Cyprien... Lui et moi c'était plutôt de l'amitié, Monsieur Frank... On était tous les deux natifs de Bourgneuf, vous comprenez... Et puis, ça l'empêchait de courir dehors !

FRANK, *sourire*.
Brave Estelle ! Tu étais l'ange de ce foyer !

La porte du fond s'ouvre et Gertrude paraît, vêtue d'une robe noire et portant un plateau sur lequel il y a un bol de café au lait fumant et deux croissants dans une assiette à dessert.

GERTRUDE
Eh bien, Estelle ? Pas encore fini ?

ESTELLE
Juste maintenant, Madame Gertrude ! Je m'en allais.

GERTRUDE
Je parie que vous avez oublié de passer sous les meubles.

ESTELLE, *indignée*.
Moi ? Moi, je ne passe pas sous les meubles ? Heureusement que Monsieur Frank est là pour le dire !

GERTRUDE, *allant poser son plateau sur la table*.

Ça va. Allez faire le salon, maintenant, et dépêchez-vous ! Le personnel de la fabrique va sans doute envoyer une délégation pour ce pauvre Monsieur Varescot. Il faut que la maison soit faite à onze heures !

ESTELLE, *suffoquée*.
A onze heures ?...

Elle va vers la porte en bougonnant.

Eh bien, heureusement qu'on n'en tue pas un tous les jours !

Elle sort par le fond et referme la porte.

GERTRUDE
Une vraie couleuvre, cette fille ! Bonjour, mon petit. Tu as pu dormir un peu ?

FRANK
Admirablement ! Le sommeil des consciences tranquilles !

GERTRUDE, *choquée*.
Oh, Frank ! Comment peux-tu...

Elle réalise soudain.

Ah oui, c'est vrai ! On finit par s'y perdre, dans vos histoires !... Tiens, mange.

Frank s'installe et déjeune pendant que continue la conversation.

J'ai les nerfs dans un état, mon pauvre petit ! Ce Legrand qui fouille partout en suçant sa pipe,

Maria pâle comme une morte, et Armand qui n'avait même pas de cravate noire !

FRANK
Je vous en donne, du tracas !

GERTRUDE, *s'asseyant*.
Enfin, il est allé à Limoges avec la voiture. Il en profitera pour ramener Gilbert.

FRANK, *mangeant*.
Il manquait quelque chose à ~~mon~~ bonheur. C'était Gilbert !

GERTRUDE
Sylvie m'avait demandé de le joindre au téléphone. Quand je lui ai appris que ton pauvre grand-père... Si tu avais entendu ça ! Il a même dit un gros mot !

FRANK
C'est la douleur.

GERTRUDE
Ne sois pas trop dur, Frank. C'est peut-être bien Cyprien qui n'a pas su mériter nos larmes !... Mange encore un croissant.

FRANK
Merci. J'en avais perdu l'habitude et ce n'est pas le moment de la reprendre.

GERTRUDE
C'est vrai, mon Dieu ! J'oublie toujours... Si au moins cette histoire d'accident pouvait mar-
cher !

FRANK
Je perdrais cent cinquante mille francs dans le coup !

GERTRUDE, *le regarde*.
Mon pauvre petit, tu t'en donnes, du mal, pour essayer d'être méchant !

FRANK, *dur*.
Ne joue pas les tantes-gâteaux et n'aie pas trop d'illusions. Je suis méchant.

Il se lève.

Ça m'est venu tout seul, avec des soutiers troués, des nuits sans murs, des jours sans pain. Ça m'est peut-être venu le soir où vous m'avez plongé d'un seul coup dans la misère ! En tout cas, c'est fait, tante Gertrude. Je vous ai pris le fric et je le garde !

GERTRUDE, *placide*.
Tu as bien raison !

Elle se lève.

Je peux tout emporter ? Tu ne veux plus rien ?

FRANK, *sec*.
Merci. L'administration pénitentiaire se chargera du reste.

GERTRUDE, *desservant*.
Je ne voulais pas te faire de la peine, Frank...

Un temps léger.

Ton père et ta sœur voudraient bien te voir cinq minutes tout à l'heure. Tu acceptes ?

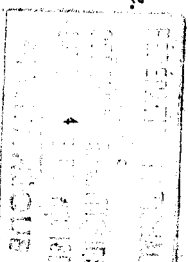
FRANK
Il leur faut un laisser-passer ?

GERTRUDE, *doucement*.

Tu les impressionnes... Il y a aussi quelqu'un à qui ça ferait plaisir de te parler... La petite, tu sais ?

FRANK
Quelle petite ?

GERTRUDE, *dans un bon sourire*.
L'assassin.



FRANK
Si c'est pour me pleurer dans le gilet...

Haussement d'épaules.

Bon, ça va ! En avant pour les audiences !

GERTRUDE

Je crois quand même que tu serais plus présente avec une cravate. Tu veux que je t'en prête une d'Armand ?

FRANK

On vous les enlève en prison.

GERTRUDE

C'est vrai, mon Dieu ! J'oublie toujours...

Elle sort. Frank hausse les épaules et va se planter devant la glace qui est à droite. Il essaye de boutonner son col. La porte de gauche s'ouvre, celle par laquelle il est entré, et la tête ébouriffée d'Isabelle paraît.

ISABELLE

Oncle Frank !

Zabi-Zabeau !

FRANK, se retourne.

Elle court vers lui. Elle aussi est habillée d'une petite robe noire. Elle se jette dans les bras de Frank.

Bonjour, poison !

ISABELLE

Je suis contente de te voir, oncle Frank ! Tu vas bien ? Tu as perdu ta cravate ? Tu ne trouves pas que j'ai grandi ?

FRANK, amusé.

Oui aux trois questions !

ISABELLE
Attends ! Je t'ai apporté quelque chose !

Elle ressort par la porte de gauche et rentre presque aussitôt, portant un grand bol de café au lait et deux croissants.

Tiens ! Je suis sûre que personne n'y avait pensé !

FRANK, prenant bol et croissants.

Personne. Merci, Zabeau. Tu sais, je n'ai pas très faim...

ISABELLE

Bois au moins le café au lait ! Pour me faire plaisir ! J'y ai mis une grosse poignée de sucre.

FRANK, grimace.

Ça arrange tout.

Héroïque, il avale le café au lait puis rend le bol à Isabelle.

Formidable !

ISABELLE

Cache les croissants dans ta poche, tu les mangeras en prison !

FRANK

Bonne idée !

Il le fait.

Comment sais-tu que je vais aller en prison ?

ISABELLE

C'est mamman qui en parlait cette nuit avec oncle Frédéric !

FRANK

Tu écoutes aux portes ?

ISABELLE

Bien sûr, on me dit jamais rien ! Tu sais, m'a fait un grand discours, maman, ce n'est pas si je dis pas au Commissaire Le Grand que toi qui as poussé grand-papa ! Et pour ça pas vrai ! Alors maintenant, on va aussi mener des claques pour que je dise des mensonges.

FRANK

Ne t'occupe pas de ça et obéis à ta mère !

ISABELLE

C'est Mademoiselle Caroline qui a poussé grand-papa ! Il paraît qu'il voulait la violer ! Que ça que c'est, violer ?

FRANK

Si tu insistes, ce sera une bonne fessée !

ISABELLE

Bon. Je regarderai dans le dictionnaire.

On frappe timidement à la porte du fond. Frank se retourne d'un bloc.

FRANK

Entrez !

La porte s'ouvre et Caroline paraît ; même robe que la veille, mais elle porte un corsage de Maria. Elle hésite sur le seuil.

CAROLINE, sur le seuil.

Oh pardon, je vous dérange !... C'est Madame Gertrude qui m'avait dit...

FRANK

Entrez donc ! J'expédie les affaires courantes...

A Isabelle.

Abou, si tu étais vraiment gentille...

ISABELLE

Frank. Mais je te reverrai, hein ? Tu vas en prison sans m'embrasser ?

FRANK

Je n'aurais pas pu aller à la prison.

Isabelle, elle emporte le bol.

Frank, oncle Frank !...

Elle court vers la porte, regarde Caroline et sourit.

Frank, pas vrai ?...

FRANK

Frank ?

ISABELLE

Frank, tu n'as pas qu'elle est jolie ?

FRANK, en colère.

Non ! Fiche-moi le camp !

Isabelle rit et s'éclipse en refermant la porte. Frank regarde Caroline et lui dit, d'un ton froid.

C'était une erreur. Vous êtes très jolie.

CAROLINE, timide.

Merci Monsieur.

FRANK

Je n'y suis pour rien. Vous avez quelque chose à me dire ?

CAROLINE

Oui... Il me semblait... Maintenant je ne sais plus...

FRANK

C'est peut-être la première fois que vous parlez à un individu sans cravate ?

Caroline baisse la tête et se tait.

Asseyez-vous, cela va vous revenir...

CAROLINE, tête baissée.
Je voulais vous dire merci.

Merci.
FRANK, sec.

CAROLINE, elle s'anime un peu.
Oh pas comme cela, bien sûr... Pas si... Pas si bêtement... Avec d'autres mots que j'avais, là... qui m'étaient venus tout seuls... Et puis vous ~~m'~~avez regardée, et...

FRANK, sourit.
La petite fille a oublié son compliment?... Cher sauveur, c'est aujourd'hui la fête... Croyez-moi, c'est sans intérêt. Vous ne me devez rien. En fait de service rendu, je vais vous faire jouer vos débuts dans le drame mondain, un point c'est tout !

Elle le regarde.

Mais oui ! Vous auriez été acquittée au milieu des acclamations du jury et votre visage d'héroïne ne aurait embelli les premières pages des journaux. J'ajoute qu'il aurait fait meilleure impression que le mien. Je n'ai pas une gueule d'innocent.

CAROLINE, doucement.
Pourquoi parlez-vous comme lui ?

Comme qui ?
FRANK

CAROLINE
Les mêmes mots qui blessent... le même désir de faire mal... de tout rabaisser... les mêmes yeux...

FRANK
De qui parlez-vous, exactement ?

Caroline se tait et baisse la tête. Il fait un pas vers elle.

De grand-père ?

Où...
CAROLINE, tête baissée.

FRANK
Alors, vous trouvez que je lui ressemble ?

CAROLINE
Vous lui ressemblez quand vous êtes méchant. Tout à l'heure, là, j'ai cru que c'était lui...

FRANK, ironique.
Ça a dû vous faire une émotion !

Oh assez !
CAROLINE, elle éclate en sanglots.

Elle tombe sur une chaise, la tête dans les mains.

Allez-vous-en ! Laissez-moi... Laissez-moi...

Allons bon !...
FRANK, embêté.

Il lui relève la tête.

Faites voir un peu ça...

Il sourit.

Ma parole, ce sont de vraies larmes ! Faut-il que vous soyez bête, ma pauvre Catherine !

CAROLINE, en larmes.
Caroline.

FRANK, sourit.
C'est encore mieux... Attendez !...

Il sort son mouchoir de sa poche et lui tamponne les yeux.

C'est la première fois que je fais ce genre de boulot. Ça va à peu près ?

Oui...

CAROLINE

Je lui ressemble toujours ?

FRANK, gentil.

CAROLINE

Oh mon !

FRANK, *il procède par gestes précis, comme un peintre.*

Je ne sais pas pourquoi, mais ça me rassure... Et puis, j'aimerais que vous gardiez un bon souvenir de moi... Là!... Encore une!...

Il essuie une larme.

Tout à l'heure, j'étais un peu énérvé. Et puis vous êtes entrée... Il y a des moments où je supporte mal la beauté des jeunes filles trop pures...

Il la regarde, laisse tomber son mouchoir sur la table, prend dans ses mains le visage de Caroline, se penche un peu. Elle a fermé les yeux.

Vous n'avez jamais été sa maîtresse ?

CAROLINE, doucement.

Jamais.

La maîtresse de personne ?

FRANK

De personne.

CAROLINE, bas.

FRANK, *lentement.*

Et pourtant, si un sale type comme moi vous le demandait gentiment...

Caroline se tait. Il murmure en souriant.

Idiotie...

Il attire à lui les lèvres de Caroline. Elles touchent les siennes quand on frappe à la porte. Caroline se dresse d'un bond, tremblante. Frank sourit.

Sauvée par le gong !

CAROLINE, *bouleversée.*

Frank...

FRANK

Un coup de veine, croyez-moi ! N'en parlons plus. On efface tout et on ne recommence pas. D'accord ?

CAROLINE

Frank !

On frappe à nouveau à la porte.

FRANK

Une seconde !

A Caroline.

Tenez, filez par là...

Il lui ouvre la porte de gauche. Elle l'a suivi. Elle le regarde.

CAROLINE, *suppliante.*

Frank !

FRANK, *presque tendre.*

Vat-en. Tu es trop bête...

Il la pousse dehors et referme la porte. On frappe à nouveau.

Entrez !

Au même moment, celle du fond s'ouvre et Frédéric paraît en compagnie de

Sylvie. En noir tous les deux Sylvie très haute couture. Frédéric très ciel et tiré à quatre épingles.

C'est moi, Frank !
FRÉDÉRIC

Je vois bien.
FRANK

Je... J'avais peur que tu te fignas
c'était la Police.
FRÉDÉRIC

La Police ne frappe pas. Elle cogne. Bonjour.
FRANK

A Sylvie.

Pardon ! Au moins tu sais porter le deuil ! On a envie de mourir.

Bonjour.
SYLVIE, froide.

Bonjour chérie.
FRANK

Tu étais seul ? Il m'avait semblé...

Je n'étais pas seul.
FRANK

Elle est jolie quand elle pleure ?
SYLVIE

Qui ?
FRANK

La jeune personne qui a oublié ton mouchoir sur la table.
SYLVIE, souriante.

Frank va prendre son mouchoir et l'enfonce dans sa poche d'un geste rageur.

Une forme, je vois ?
FRANK

Non, mais pas qu'on pourrait s'embrasser,
FRÉDÉRIC

Comment qu'on pourrait ?
FRANK

Essayons...
FRÉDÉRIC, gêné.

Mais bien sûr, papa !...
FRANK, gentil.

Ils s'embrassent, Frank se tourne vers Sylvie, les bras tendus.

Ce que tu peux être exaspérant, mon pauvre Frank !
SYLVIE, en l'embrassant.

Allons allons ! Ne nous attendissons pas !
FRANK, narquois.

FRÉDÉRIC, douloureux.
Vraiment je t'envie de pouvoir plaisanter dans un moment pareil ! Moi, je vis des heures affreuses... La mort de Père... la présence de ce policier chez nous... J'en suis malade.

Il se laisse tomber sur un siège.

Tout ce que j'ai, tu entends ? je donnerais tout ce que j'ai pour savoir ce qui se prépare !

Chiche !
FRANK, sourire.

Vraiment, c'est à se demander de quoi tu es fait, mon pauvre Frank ! Le sort de toute une famille

est en train de se jouer derrière une porte et tu es là, à te foutre de tout et à crâner ! C'est vrai que je ne t'aime pas beaucoup mais je t'aimerais peut-être si je t'avais vu pleurer au moins une fois !

FRANK
Je te ferai signe quand je serai prêt, c'est promis !

Frédéric hoche la tête.

FRÉDÉRIC
Avoue en tout cas que tu ne fais rien pour rendre les choses faciles !... Enfin, voilà... Nous avons pensé qu'il serait bon de jeter sur le papier les bases essentielles de notre accord de cette nuit... Nous avons fait ça sous forme de reconnaissance de dette, naturellement sans préciser les détails...

Sort un papier de sa poche.
Si tu veux y jeter un coup d'œil...

FRANK
Du papier timbré ! Tu as bien fait les choses !

FRÉDÉRIC, *dououreux.*
Ce n'est pas nous qui avons placé cet entretien sur le plan commercial, Frank, c'est toi !... Oh, ce n'est pas un reproche ! Je regrette, voilà tout, nous regrettons... Cela aurait pu être si beau, si émouvant !...

FRANK, *sourire.*
Si bon marché !

SYLVIE, *sèche.*
Ce papier te donnera tous les apaisements souhaitables à ce sujet !

FRÉDÉRIC
Nous n'avons pas voulu que tu ailles en... enfin, que tu partes... si tu dois partir... sans emporter toutes les garanties nécessaires.

FRANK, *tendu.*
Vous aimez mieux que je sois sous contrat ?

SYLVIE, *tapant du pied.*
Mais enfin qu'attendais-tu ? Que désirais-tu ? Dis-le une bonne fois !

FRANK, *criant.*
A quoi bon ? Tu n'es pas fichue de le comprendre ! Ce que je désirais ? Rien ! Simplement que quelqu'un me tende la main et me dise : « Tu es venu. Merci Frank. J'ai besoin de toi... »

FRÉDÉRIC
Frank, mon enfant ! Si j'avais su !...

FRANK
Ah voilà ! Il fallait savoir ! Evidemment, c'est une idée qui ne viendrait pas à tout le monde ! Oh, et puis zut ! C'est très bien comme ça !

Tendant la main.
Fais voir un peu ton petit poème...

Frédéric le lui tend. Il le lit.
Entre les sous-signés...

A son père.
C'est bouleversant !

Il tend le papier à Sylvie.
Mets ça dans ton poudrier. Tu me le rendras à la sortie.

SYLVIE, *elle prend le papier et sourit.*
Tu me fais confiance, maintenant ?

FRANK
Tu sais bien que je suis fou !

La porte du fond s'ouvre et Armand paraît. Tout en noir. Manteau et chapeau.

ARMAND
Ah, vous êtes là ! Bonjour...

Il va embrasser Frank.

Et toi, mon pauvre petit ? Pas trop nerveux ?

FRANK

Soixante-douze pulsations-minute ! L'idéal !

SYLVIE

Tu n'as pas ramené Gilbert ?

ARMAND, *quittant manteau et chapeau.*

Il a tenu absolument à passer à son Etude. Il prendra sa voiture. Moi, je n'ai pas pu l'attendre... Je n'aurais pas pu... Dès que j'ai eu acheté ma cravate... Comment la trouves-tu ?

SYLVIE

Noire.

ARMAND

C'est le principal. Il y en avait en soie mais j'ai eu peur que cela fasse un peu... un peu léger. Estelle m'a dit que Legrand était arrivé ?

FRÉDÉRIC

Oui. Il est avec Maria dans le bureau. Il faut attendre...

ARMAND, *soupir.*

Attendons !...

Il s'assied, fatigué.

A Limoges, les gens sont déjà au courant !

FRÉDÉRIC, *sursautant.*

Hein ?

ARMAND

Au courant du décès, bien sûr !... Il y a plus de vingt personnes qui m'ont serré la main ! A pro-

pos, Chambon m'a demandé qu'on lui téléphone le plus tôt possible le texte des lettres de faire-part.

SYLVIE

Je me demande ce qu'on va bien pouvoir y mettre !

FRÉDÉRIC

Ce qu'on y met d'habitude, évidemment ! Les noms des membres de la famille.

SYLVIE

Même celui de Frank ?

ARMAND

Pourquoi pas ?...

Soudain.

C'est vrai, mon Dieu !

A Frédéric.

On n'avait pas prévu ça !

FRANK

Encore un ennui !

Il est interrompu par la porte du fond qui s'ouvre. Ce sont Legrand et Maria. Frank sourit, un peu crispé, et enfonce ses mains dans ses poches.

LEGRAND

Je m'excuse d'avoir été un peu long. Bonjour, Frédéric... Bonjour Armand... Bonjour Sylvie...

Il arrive à Frank, le bouscule cordialement.

Te voilà, grande brute ? Ça va toujours ?

FRANK

Admirablement. Vous avez grossi.

LEGRAND
C'est ma manière d'avoir de l'avancement. D'où viens-tu ?

FRANK
D'un peu partout.

LEGRAND
A ce propos, j'aimerais bien te raconter une histoire de motocyclette...

FRANK
~~Le la connais déjà.~~ Merci.

LEGRAND
Le parquet de Limoges la connaît aussi.

FRÉDÉRIC
Ecoutez, Legrand, j'ai un peu l'impression que vous vous égarez. Votre histoire de motocyclette est sans intérêt !

LEGRAND
Ce n'est pas l'opinion du vendeur de Bordeaux ni de l'acheteur de Toulouse.

A Frank.
Tu sais le nom que ça porte, ton petit truc ?

FRANK
De la distraction.

LEGRAND
Tu ne serais pas le premier carambouilleur spirituel qu'on mettrait en cabane, Frank...

Sec.
Alors arrange-moi ça, hein ? Et vite !

FRÉDÉRIC
Ne vous inquiétez pas de ces détails. Nous nous en chargerons. Le seul problème qui nous préoccupe a hélas une autre importance. Vous avez vu Père ?

LEGRAND
Longuement.

ARMAND
Quel horrible accident, n'est-ce pas ?

MARIA, neutre.
Le Commissaire ne pense pas que ce soit un accident.

Ils avouent beau s'y attendre, cela les secoue tout de même un peu. Ils regardent Legrand.

LEGRAND
C'est un meurtre. Même avec la meilleure volonté du monde, ça ne peut pas être autre chose. Quelqu'un a cogné sur Cyprien et il est allé se réparer dans la cheminée. La mort se situe entre minuit et trois heures. Au fait, je ne pense pas vous apprendre grand chose ?...

FRÉDÉRIC, raide.
Vous avez les preuves de ce que vous avancez, naturellement ?

LEGRAND
J'en ai même trop. Le visage porte des traces d'ecchymoses et des égratignures qui ne laissent aucun doute, bien qu'une âme charitable se soit donné beaucoup de mal pour les effacer... Vous avez dû passer une nuit bien pénible, ma pauvre Maria !

Silence.
Je vous signale à titre documentaire que les hommes boutonnet toujours leur veston de gauche à droite.

Petit silence pendant lequel Frédéric et Armand ont un regard machinal sur leur propre veston. Entrée de Gertrude qui vient vers eux.

Bon. Admettons. Qu'allez-vous faire ?

FRÉDÉRIC
LEGRAND

Mon métier. Ça consiste à arrêter les assassins, même quand c'est un Cyprien Varescot qu'on assassine. Vous voyez que ce n'est pas toujours drôle.

SYLVIE
Si vous devez faire votre métier, essayez au moins de le faire ~~peinement~~ !

ARMAND
Allons allons !... Je suis certain que notre ami Legrand n'a jamais songé à... Ses paroles ont dépassé sa pensée, voilà tout !

LEGRAND
Si ça peut vous être agréable... Ceci dit, j'aimerais bien que celui ou celle d'entre vous qui a descendu Cyprien l'avoue tout de suite. On gagnerait du temps !

FRÉDÉRIC
Ce serait donc l'un d'entre nous ?

LEGRAND
Maria ne se serait pas donné tant de mal pour maquiller le crime d'un étranger... Alors, on se décide ?

FRANK
C'est moi.

Silence. Legrand s'est retourné vers lui.

LEGRAND
Ah oui ?

FRANK
Oui.

LEGRAND
Carambouillage, meurtre ! Tu cummules.

FRANK, *froid*.
Je n'aime pas rester inactif.

FRÉDÉRIC
D'ailleurs, ce n'est même pas un meurtre ! Pas un meurtre prémédité, je veux dire. Un simple homicide par imprudence !

ARMAND
Un geste malheureux !

GERTRUDE
Et encore ! Si Cyprien n'avait pas commencé...

SYLVIE
Frank n'a fait que se défendre !

ARMAND
Je ne veux pas dire qu'il ait eu raison, Commis-saire, loin de là ! Mais Père a eu tort de le menacer. Car il l'a menacé !

FRÉDÉRIC
Frappé !

GERTRUDE
A coups de canne !

LEGRAND
Bref, c'est Cyprien qu'il faudrait faire passer en Cour d'Assises ?...

Hochant la tête.
On n'y arrivera jamais.

A Maria.
Il n'y a que vous qui n'avez rien dit, Maria.

MARIA
Je vous suppose assez intelligent pour arriver tout seul à une conclusion qui crève les yeux.

LEGRAND
Merci de me faire confiance.

Il revient à Frank.

Vas-y. Raconte.

FRANK

C'est très simple...

*LEGRAND, s'asseyant.

Tant mieux.

FRANK

En deux mots j'en avais assez d'échafauder un tas de combines dangereuses qui finissaient régulièrement par me claquer dans les doigts !

Petit rire.

Le crime ne paie pas, Commissaire. En tout cas, il paie mal.

LEGRAND

L'Etat aussi, tu sais.

FRANK

Alors un beau matin je me suis dit que c'était trop bête de traîner la grille quand on s'appelle Varescot et qu'on a une famille milliardaire !

FRÉDÉRIC, *petit sourire.*

Il exagère, naturellement...

FRANK

Et après tout elle me devait, à ma majorité, des comptes qui ne m'ont été rendus que très approximativement !

ARMAND

Retenez bien cela, Commissaire. C'est important.

LEGRAND

Merci. Si vous voyez autre chose à me signaler au passage, ne vous gênez pas !

FRANK

Bref, j'ai décidé de venir trouver grand-père. C'était risqué, d'accord. Notre dernière entrevue,

il y a huit ans, n'avait pas été des plus cordiales... Comme vous le savez, nous nous étions un peu froissé le cuir.

LEGRAND

Au fait, on n'a jamais su pourquoi ?

FRANK, froid.

~~Non, on n'a jamais su pourquoi.~~

Il enchaine.

Je suis donc arrivé ici cette nuit vers une heure trente. J'étais à peu près sûr de trouver grand-père dans son bureau en train de travailler. La porte du parc était ouverte. Elle l'a toujours été. Je suis entré. Grand-père était seul. Il m'a reçu comme un cochon dans une église...

GERTRUDE

Toujours son fichu caractère !

FRANK

Un quart d'heure après il me volait dans les plumes. Je me suis d'abord contenté de parer les coups mais il était déchainé. Et pas manchof, je vous jure ! Alors j'ai fini par me mettre en rogne. Voilà. Puis la famille est arrivée...

Silence. Ils regardent Legrand qui hoche lentement la tête et se lève.

LEGRAND

Ça tient debout.

Bref regard de Frédéric aux autres. Il respire. Legrand se tourne vers Maria.

Vous étiez tous là ?

MARIA

Tous. Armand, Frédéric, Gertrude, Sylvie, Isabelle, moi...

Et Gilbert ?

LEGRAND

Il n'a pas passé la nuit ici. Nous l'attendons.

SYLVIE

Et Estelle ?

LEGRAND

Elle est arrivée beaucoup plus tard. C'est Belle qui est allée la réveiller pour qu'elle nous prépare un peu de café.

MARIA

La secrétaire était rentrée chez elle ?

LEGRAND

Vers minuit, je crois. Père lui avait demandé de revenir ce matin à sept heures.

MARIA

Fichu métier ! Elle vit seule, n'est-ce pas ?

LEGRAND

Il me semble. Vous feriez mieux de la questionner directement.

MARIA

Rien ne presse. Gertrude, allez me chercher Isabelle et Estelle, vous serez gentille.

LEGRAND

Ça ne vous fait rien de commencer par Isabelle ? Estelle est en train de finir les chambres !

GERTRUDE

Comme vous voudrez.

LEGRAND

Gertrude sort. Legrand, rêveur, joue avec sa pipe.

FREDÉRIC, *angoissé.*

Est-ce que vous allez... emmener Frank tout de suite ?

Legrand ne répond pas. Il vient vers Frank qui s'est assis sur la table, jambes pendantes.

LEGRAND

Fais voir tes mains.

FRANK, *début et mauvais.*

Si vous essayez de me passer les menottes, je vous casse le nez !

ARMAND, *affoté.*

Frank, mon petit ! C'est pour ton bien !

LEGRAND, à Frank

Je ne trimballe pas des menottes sur moi quand je vais chez des amis. Ce qui est d'ailleurs idiot. Et avant de me casser le nez, il faudrait que tu manges encore de la soupe. Fais voir tes mains.

Frank les lui montre. Legrand les prend, les retourne, les lâche.

Tu te ronges toujours les ongles.

FRANK, *mettant ses mains dans ses poches.*
Ça vous intéresse ?

LEGRAND, *sérieux.*

C'est une mauvaise habitude...

Il le jauge longuement du regard.

1 mètre 88, 85 kilos. C'est ça ?

FRANK

Vous avez une âme de bascule automatique. Et alors ?

LEGRAND, *appréciateur.*

Tu es la plus grande andouille que j'ai jamais vue.

Il se détourne. Gertrude vient d'entrer, poussant Isabelle devant elle.

La voilà !

GERRRUDE

Elle était encore en train de dévisser les robinets de la salle de bains !

A Maria.

Que je t'y reprenne, tiens !
Secourant Isabelle.

Viens un peu ici, Isabelle !

LEGRAND

Elle vient d'un pas décidé se planter devant lui.

Je te préviens qu'au premier mensonge que tu dis, je te flanque en prison !

Avec oncle Frank ?

ISABELLE, ravie.

Avec les rats ! Tu étais là, hier soir ?

LEGRAND

Bien sûr.

ISABELLE

Je t'écoute. Et fais bien attention !...

LEGRAND

Grand - papa - a - crié - il - était - deux - heures - du - matin - je - suis - descendue - avec - les - autres - j'ai - vu - oncle - Frank - sortir - du - bureau - il - a - dit - grand-père - est - mort - je - l'ai - tué - c'est - tout.

ISABELLE, d'une traite.

Grand - papa - a - crié - il - était - deux - heures - du - matin - je - suis - descendue - avec - les - autres - j'ai - vu - oncle - Frank - sortir - du - bureau - il - a - dit - grand-père - est - mort - je - l'ai - tué - c'est - tout.

Ça va ! Premier prix de récitation !

LEGRAND

Je l'ai déjà eu l'année dernière.

ISABELLE

Et si je te flanquais une bonne claque ?

LEGRAND, furieux.

Isabelle fait un pas en arrière.

Si tu me touches, je te mords !

ISABELLE, mauvaise.

Ah oui ?

LEGRAND

Attention ! C'est sérieux !

GERRRUDE

Legrand allait empoigner Isabelle. Il s'arrête, la regarde et met les mains derrière son dos.

Va-t-en, Isabelle.

MARIA

Isabelle regarde Legrand bien en face et sort. La porte se referme.

LEGRAND

Une vraie Varescot, celle-là ! Elle ira loin. Petite punaise !

Je vous en prie, Legrand. Faites votre besogne et épargnez-nous vos appréciations !

FREDÉRIC, sec.

MARIA, tendue.

Nous sommes tous désireux que cela finisse vite, Legrand. Frank est prêt.

Manque pas un bouton de guêtre ! On y va ?

FRANK, sourire.

Non. On n'y va pas. Vas-y tout seul, si ça t'amuse ! Tu veux les clés ?

LEGRAND

Stupeur collective. Ils se regardent.

FRANK
Je ne comprends pas... Qu'est-ce qui vous prend ?
J'ai avoué, non ?

LEGRAND
Je m'en fous.

MARIA, *la gorge nouée.*
Vous refusez d'arrêter Frank ?

LEGRAND
Catégoriquement.

FRÉDÉRIC
C'est insensé !

ARMAND
Puisqu'il vous dit que c'est lui !

GERRUDE
Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse de plus ?

FRÉDÉRIC
Enfin, expliquez-vous ! Parlez !

LEGRAND
J'aimerais bien que vous cessiez un peu de me prendre pour un imbécile, Frédéric, vous et tous vos Varescot à la gomme !

FRÉDÉRIC, *furieux.*
A la gomme ? Je me plaindrai à la Préfecture !

LEGRAND, *un pas vers lui.*
Alors, vous pensiez que j'avais accepté de pourrir pendant vingt ans dans un commissariat de province pour en arriver à avaler vos couleuvres ? Non, mon vieux ! Pas question !

FRÉDÉRIC, *furieux.*
Je ne suis pas votre « vieux » ! Je vous prie de garder vos distances !

FRANK
Je maintiens mes déclarations. Si vous refusez d'en tenir compte, j'irai me constituer prisonnier au Commissariat Central de Limoges !

LEGRAND
Ecoute-moi un peu, bougre d'idiot ! Je suis aussi sûr que tu n'as pas démoli Cyprien que si je l'avais fait moi-même ! Tu n'as pas d'ongles pour ~~lui~~ ~~labouffer~~ le visage et si la moitié seulement des coups qu'il a reçus avaient été portés par un gaillard de ta trempe, il aurait eu la mâchoire en compote ! C'est une femme qui a effacé l'illustre Cyprien Varescot, pas un athlète complet !

Silence. Ils récupèrent mal.

MARIA
Quelle femme ?...

LEGRAND
N'importe laquelle sauf vous ! Sylvie, tenez ! Si c'est Sylvie, je fais le vœu d'aller à Lourdes !

SYLVIE, *hors d'elle.*
Alors il n'y a pas un homme ici pour sortir ce voyou ? Frank !

FRANK
Merci. Quand on a failli passer en Cour d'Assises, on ne va pas se galvauder en Correctionnelle.

LEGRAND, *à Frédéric.*
Je ne sais pas encore quel scandale vous avez essayé d'étouffer, Frédéric, mais je vous jure que vous ne l'étoufferez pas, moi vivant !

FRÉDÉRIC
Misérable !

ARMAND
Voyons, Legrand ! Vous, un familier de cette maison ! Presque un ami !

Un homme qui a mangé ma choucroute !

GERTRUDE, indignée.

LEGRAND

Voire choucroute n'est pas en cause. Ni vous. Ni même aucun d'entre vous ! C'est le bloc Varescot que je veux détruire. Ça, une famille ? Non ! Une famille est faite d'amour ! Cyprien n'a fabriqué qu'un monstre à son image. Moi, fils de garde-champêtre, j'ai décidé de l'abattre. Et je vous fiche mon billet que je ne suis ni jaloux ni anarchiste !

SYLVIE, déchaînée.

On le sait ! Vous êtes amoureux ! Vous vous vergé de ne pas avoir pu mettre Maria dans votre lit, voilà la vérité !

A ce moment, la porte du fond s'ouvre et Gilbert Savvin paraît. C'est le mari de Sylvie. Il est notaire à Limoges. 40 ans. La bedaine naissante du Monsieur qui a réussi. Cossu et méticuleux, tiré à quatre épingles dont une de cravate. Il tient sous le bras une luxueuse serviette en cuir clair et de grandes dimensions.

SYLVIE, dans un cri.

Gilbert !

Elle court à lui, l'embrasse, désigne Legrand d'un geste de tragédie.

Cet homme nous crache à la figure !

GILBERT, absorbé.

Oui oui. On verra ça tout à l'heure. Bonjour chérie...

Il va chercher la main de Frédéric.

Bonjour, mon pauvre Frédéric !...

Il passe à Armand.

Bonjour, Armand. Croyez que je compatiss...

Il embrasse Maria.

Du courage Maria !...

Il embrasse Gertrude.

Quelle perte, ma bonne Gertrude !...

Il serre la main de Legrand.

Bonjour, Commissaire. Merci d'être venu.

Il se tourne vers Frank.

Frank ! Mon petit !

Il vient vers lui, le prend affectueusement par les épaules.

Laisse-moi te dire que c'est du fond du cœur que je pardonne ton geste malheureux, comme tous les nôtres te l'ont déjà pardonné, comme les Juges te le pardonneront demain ! Nous serons tous là pour t'aider à gravir ton calvaire. Embrasse-moi !

FRANK

Moi, je veux bien, mais je te préviens que c'est loupé.

GILBERT

Qu'est-ce qui est loupé ?

FRANK

Mon calvaire.

FRÉDÉRIC, sec.

Le Commissaire Legrand refuse d'arrêter Frank !

GILBERT, stupéfait.

Il refuse ?... Alors ça !

Je ne comprends pas.

LEGRAND
Je suis très capricieux. J'ai mes têtes. La sienne ne me revient pas.

FRANK
Certains indices laisseraient supposer que nous étions sur le point de commettre une erreur judiciaire.

GILBERT
Tu... Tu serais donc innocent ?

FRANK
Oui, crois-tu !

GILBERT, *il perd pied.*
Bon... Eh bien dans ce cas... c'est parfait. Bravo !... Du moment que le Commissaire...

Il se racle la gorge.
Je n'insiste pas.

LEGRAND
Ce serait inutile, Monsieur Sauvign. On a déjà beaucoup insisté. Je ne marche pas.

GILBERT
Mais je vous en prie, mon cher !... C'est votre droit. Je suis d'ailleurs persuadé que jamais personne n'a cherché à...

Il se racle la gorge.
Je suppose que vous suivez une autre piste ?

MARIA
Le Commissaire pense qu'il s'agit d'un crime de femme.

GILBERT, *frappé.*
De femme ?...

Petit rire forcé.

LEGRAND
Il est plutôt rare que les jeunes assassinent des vieillards, non ?...

FRANK
C'est vous qui dites qu'elle est jeune, Monsieur. De toute manière, Cyprien Varescot est un de ces vieillards qu'on assassine volontiers.

GILBERT

Eh bien mon Dieu... Cela change tout, bien sûr... Je suppose qu'il n'y a plus qu'à vous laisser faire... Vous... Vous poursuivrez votre enquête ?

LEGRAND
Oui oui, ne vous dérangez pas pour moi !

GILBERT
Parfait... Gertrude, allez me chercher le tourne-disques, vous serez gentille...

GERTRUDE, *ahurie.*
Le quoi ?

GILBERT
Le tourne-disques.

GERTRUDE
Le tourne-disques ?... Pour quoi faire ?

FRÉDÉRIC
Vous croyez que la présence de ce genre d'instrument s'impose dans un moment pareil ?

GILBERT, *sec.*
Oui. J'ai quelque chose à vous faire entendre !

ARMAND
Plus tard, Gilbert ! Une autre fois !

GILBERT
Oh, je vous en prie ! Il ne s'agit pas de musique pop !... Quand vous voudrez, Gertrude !

GERTRUDE
Bon, bon, j'y vais !

Un tourne-disques, je vous demande un peu.

MARIA
J'espère que vous consentirez à nous donner quelques explications ?

GILBERT
Toutes celles que vous pouvez souhaiter, ma chère Maria...

Il ouvre sa somptueuse serviette.
Comme vous l'avez sans doute deviné, il s'agit évidemment d'un disque... que voici...

Il tire de sa serviette une immense enveloppe en papier épais cachetée à la cire.

Il m'a été remis il y a environ deux ans par Cyprien lui-même, sous enveloppe et dans l'état exact où vous le voyez...

Il retourne plusieurs fois le disque sous leurs yeux.

dûment cacheté et scellé à la cire aux initiales de Cyprien Gaspard Varescot.

FRÉDÉRIC
Je ne comprends pas. Pourquoi Père...

GILBERT, *courtois et agacé.*
Si vous voulez bien me permettre, mon cher Frédéric...

Il continue.
Une des faces de l'enveloppe porte la mention suivante écrite de la propre main du défunt...

Lisant.
Écrit par moi-même ce vingt-et-un mai 1968

Il se penche vers Gertrude.
Petit râclément de gorge désapprobateur.

Il se penche de rigoler un brin.

FRÉDÉRIC, *choqué.*
Il écrit cela ?

GILBERT, *froid.*
Il a écrit cela. Signé Cyprien Gaspard Varescot. La signature est légalisée.

ARMAND
C'est son testament ?

GILBERT
Les testaments sur disques ne sont pas records valables, sauf circonstances vraiment exceptionnelles. Celui de Cyprien est d'ailleurs déposé en mon Etude depuis plus de dix mois. Non. Je suppose qu'il s'agit là de... d'une allocution posthume... d'une sorte de message adressé par Cyprien aux membres de sa famille. La face postérieure de l'enveloppe porte d'ailleurs...

Il s'interrompt. Gertrude, portant le tourne-disques, entre. Derrière Gertrude, Isabelle se faufile sur la pointe des pieds et vient se placer derrière Maria. Personne ne lui prête la moindre attention. Ils sont tous suspendus aux lèvres de Gilbert.

GERTRUDE
Je le mets où ?

GILBERT
Ici, tenez. Merci Gertrude. Je le brancherai moi-même.

Gertrude pose le poste près de Gilbert qui le branche à une prise voisine.

ALORS ? Qu'est-ce que c'est ?

ARMAND

Un disque que Père avait enregistré...

ARMAND ! On va entendre sa voix ?

Gertrude frappée.

ARMAND

Bien sûr !...

Gertrude, se jette dans les bras d'Armand.
Mon Dieu ! Il ne nous laissera donc jamais tranquilles !

Frédéric, sursautant.

Quoi ? Ah bravo ! Merci pour nous tous !

ARMAND, net.

Fiche-lui la paix, tu veux ?

Il entoure tendrement les épaules de Gertrude serrée contre lui.

Je la comprends, moi... Je la comprends.

Bas.

Ma chérie...

GILBERT, qui attend.

Je vous demande simplement de me prévenir quand vous aurez fini...

ARMAND, redevenu Armand.

Pardon, Gilbert...

GILBERT

Comme j'étais en train de vous le dire... euh...

Tu parlais de la face postérieure...

FRANK

Hein ?... Ah oui !...

GILBERT

Il reprend le disque.

La face postérieure porte une deuxième mention également manuscrite dont la signature n'est pas légalisée, cette fois, mais dont l'écriture, absolument identique à la précédente...

SYLVIE, agacée.

Tu ne pourrais pas aller un peu plus vite ?

GILBERT, sec.

Non.

Il reprend.

... dont l'écriture, dis-je, absolument identique à la précédente, ne saurait laisser place au moindre doute. Je lis.

Lisant.

J'exige que ce disque soit entendu le plus tôt possible après ma mort par tous les membres de ma famille, Estelle comprise et Isabelle exceptée, sauf si elle est majeure à cette époque.

SYLVIE

Il voyait grand !

MARIA, sans se retourner.

Tu as compris, Isabelle ? Va dans ta chambre.

ISABELLE

Ah mon, je veux entendre chanter grand-papa !

GILBERT

Isabelle, tu vas prendre une raclée ! Je compte jusqu'à trois...

C'est trop !

LEGRAND

Une... deux...

GILBERT

Bon, ça va !

ISABELLE, *prudente.*

Fait deux pas, se retourne.

Attendez seulement que je sois grande !

Elle sort.

Maria, soyez assez aimable pour sonner Estelle.
Sa présence est nécessaire.

GILBERT

Maria le fait.

Quant à vous, mon cher Commissaire...

LEGRAND

Vous n'avez qu'à faire comme si je n'étais pas là.

GILBERT

Mais justement, vous y êtes ! Je suis au regret d'avoir à vous le préciser mais votre présence n'est ni requise ni souhaitable !

MARIA

Je suppose qu'il a le droit de nous l'imposer.

LEGRAND

Pas seulement la mienne, Maria. Celle aussi de la secrétaire de Cyprien.

GILBERT

Commissaire Legrand, il s'agit d'un message strictement confidentiel et familial !

LEGRAND

Il s'agit d'un meurtre, maître Sauvvin !... Gertrude, soyez gentille et allez chercher cette gosse.

Sortie de Gertrude.

GILBERT, *digne.*

Je cède à la force !

FRANK

Toi, un ancien parachutiste !

GILBERT

Fais bien attention Frank ! Je...

Se domine.

Passons...

Prend le disque.

Je vais ouvrir cette enveloppe devant vous. Veuillez constater au préalable qu'elle est intacte et parfaitement close...

SYLVIE

Je t'en prie ! On dirait un prestidigitateur !

GILBERT, *sec.*

Je suis officier ministériel !

Sort le disque de l'enveloppe.

Voilà...

Pose le disque sur le tourne-disques.

Il n'y a plus qu'à attendre...

Petit silence tendu. Entrée placide d'Estelle.

ESTELLE

Vous voulez boire quelque chose ?

MARIA

Asseyez-vous, vous allez entendre un disque.

ESTELLE, *étornée.*

Un disque ? De qui ?

Mettez-vous dans un coin et taisez-vous !

Estelle obéit. Gertrude revient avec Caroline.

LEGRAND

Mademoiselle Pellehier, avez-vous un souvenir quelconque d'un disque que Cyprien Varescot aurait enregistré il y a environ deux ans ?

CAROLINE

Non Monsieur, mais je me rappelle avoir pris rendez-vous pour Monsieur Varescot avec une maison de reproductions sonores à Limoges. Je peux m'en aller ?

LEGRAND

Non, restez.

GILBERT

Nous sommes tous là ?

SYLVIE

Il y en a même en trop !

GILBERT, solennel.

Je vais donc procéder à la mise en marche de l'appareil !

Il le fait. La voix sarcastique de Cyprien éclate d'un seul coup.

DISOUCYPRINIEN

Eh bien mes gaillards, vous voyez, tout arrive ! Je suis tout de même mort !

Rire tonitruant du vieil homme. Armand, très ému, se mouche.

Rentre ton mouchoir, Armand, tu nous embêtes !

ARMAND, machinalement.

Pardon, Père.

DISOUCYPRINIEN

Les Varescot, c'est solide, vous serez donc tous là pour entendre ce disque. Parfait ! C'est bien simple, je vous vois d'ici ! Armand qui pleure, naturellement... Frédéric qui contemple le bout de ses chausures...

Sursaut de Frédéric. C'était exact.

Maria, raide comme une statue, les mains croisées sur sa robe...

Maria desserre ses mains.

La belle Sylvie qui tripote son collier...

Sylvie lâche son collier.

Gilbert et son épingle de cravate...

Gilbert touche machinalement son épingle de cravate.

Cette brave Estelle qui suce son pouce...

Estelle ôte son pouce de sa bouche.

Gertrude, la bouche ouverte et les yeux ronds...

Sursaut de Gertrude. C'était vrai.

Et l'ami Frank, les mains dans ses poches !

C'est également vrai. Mais Frank n'ôte pas ses mains de ses poches. Il se contente de sourire.

Maintenant, écoutez-moi bien. Dans quelques jours, mon notaire de gendre vous lira mon testament mais je vais tout de même vous en donner un petit avant-goût ! Vous vous demandez qui j'ai choisi pour me succéder, hein ? Ça vous tracasse, de savoir à qui je vais laisser l'empire Varescot ! Ça te plairait que ce soit à toi, Frédéric ?

Frédéric se lève, très pâle.
Eh bien tu peux te rasseoir, ce n'est pas à toi !

Rire du vieillard. Frédéric se rassied lentement.

Tu es l'ainé, d'accord, tu sais crier, tu n'es pas idiot, tu présentes bien, mais ça ne suffit pas ! Ce qu'il me faut c'est un homme à poigne, pas à poignées de mains ! Je te donnerai mes terres de Joillac. Trois cent cinquante hectares, ça te permettra de porter des boîtes ! Et dix pour cent des actions ! Tu pourrais au moins dire merci !

Merci, Père.

FREDERIC

DISQUE-CYPRIEN

Le deuxième, c'est Armand ! Alors là, pas de problème ! Je ne suis pas assez fou pour laisser mes usines à un type qui voulait être sculpteur ! Et qui par-dessus le marché ne l'a pas été !

GERTRUDE, debout.

C'est vous qui l'en avez empêché !

DISQUE-CYPRIEN

Il n'avait qu'à m'envoyer au bain ! C'est ça que j'appelle un homme, moi ! Taisez-vous, Gertrude !

ARMAND, bas.

Il a raison...

DISQUE-CYPRIEN

Tu auras mes trois fermes de Bourganef et le château Cyprien, Armand ! Au moins ta femme aura de quoi froter ! Et 7 % des actions à la clef ! Ça va comme ça ?

ARMAND

Merci, Père.

A Maria, maintenant !
DISQUE-CYPRIEN

Elle se lève lentement.

Toi, tu sais il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je te réussisse ! Encore un peu et tu étais un garçon ! C'est Légrand qui en aurait fait, une tête !

Rire tonitruant du vieil homme.

Dommage, petite, mais c'est un mâle qu'il me faut ! Je te donne mes immeubles de Limoges, quinze pour cent des actions de l'affaire et mon domaine de Partissac qui touche la Bouterie ! Un joli morceau à croquer, hein ? Alors crois-moi, croque-le pendant que tu as encore des dents ! Finalement il n'est pas tellement moche, ton cornichon de gendarme ! Qu'est-ce que tu attends ?

MARIA, crispée.

Père !

DISQUE-CYPRIEN

Deux emplâtres, voilà ce que vous êtes ! Assieds-toi !

Maria se rassied lentement.

Et toi, Sylvie, ne fais pas cette tête !

Sursaut de Sylvie.

Tu te demandes ce qui va te rester, hein ? Sois tranquille, tu en auras des bijoux, petite garce, de quoi te déguiser en ostensorio ! Tout de même, quand je pense que tu n'as pas été fichue de me faire un petit-fils ! Ce ne sont pourtant pas les occasions qui t'ont manqué, bon Dieu !

SYLVIE

Charmant vieillard !

Voyou !

GILBERT, *rageur*.

Il arrête le tourne-disques.

LEGRAND

Eh bien, maître, qu'est-ce qui vous prend ? Remettez ce machin en marche, je vous prie !

GILBERT

Après ce qu'il a osé dire de ma femme ? Qu'il crève !

LEGRAND, *calme*.

C'est déjà fait.

Rageusement, Gilbert remet le contact.

DISQUE-CYPRICIEN

Un mot encore ! Ce que je viens de vous promettre, je ne vous en donne que la jouissance ! Un autre vous le donnera vraiment s'il le veut, et quand il voudra ! Parce que c'est lui le maître, maintenant ! C'est lui qui a tout ! Avance, Frank, et ôte tes mains de tes poches !

Frank obéit. Cette fois, il ôte ses mains de ses poches.

Oui, Frank, c'est toi que j'ai choisi ! Tu es le seul de ma race, petit ! Je ne t'ai flanqué dehors que pour que tu connaises à ton tour ce que j'ai connu, la misère et le mépris des autres ! C'est ça qui forge un homme ! Tu es mon fils, Frank, mon vrai fils ! Tu as des muscles, une tête et pas plus de cœur qu'il n'en faut pour vivre ! A toi de jouer, maintenant ! Serre les dents et serre les poings, sois le patron ! Tu verras comme c'est beau !... Ah, j'oubliais ! Tu donneras 25 000 francs à cette brave Estelle, tous impôts payés ! Elle ne les a pas volés !

ESTELLE, *debout, ravie*.
Merci, monsieur Cyprien ! Merci, monsieur Cyprien !

DISQUE-CYPRICIEN

Et j'interdis qu'on la flanque à la porte ! Elle partira si elle veut et quand elle voudra ! Compris ? Bon, maintenant il faut que je file à l'usine pour signer le courrier ! Bonne chance, petit ! Terminé !

Silence. Gilbert arrête le tourne-disques. Maria se lève.

MARIA

Frank, inutile de te dire que les volontés de Père seront respectées. Tu es notre chef, maintenant.

ARMAND

Et j'en suis bien heureux, mon petit. Ta tante aussi, tu le sais !

GILBERT

Bravo, Frank ! Dieu sait que Cyprien s'y entendait à être désagréable mais il savait ce qu'il faisait !

SYVIE, *froide*.

En tout cas, c'est un œil poché qui rapporte !

FRÉDÉRIC, *ému*.

Je suis fier de toi, Frank !

Legrand fait un pas vers lui.

LEGRAND

Alors on y va maintenant, fiston ?

FRANK

Où cela ?

LEGRAND

Il faut tout de même que j'arrête quelqu'un, dans cette affaire !

FRANK

Vous m'arrêtez ?
FREDÉRIC, *décomposé*.

Vous êtes fou ?

MARIA, *déchirée*.
Legrand ! Vous n'allez pas faire ça, dites ? C'est un jeu ? Frank en prison ? Mais c'est impossible ! Pas maintenant !

LEGRAND, *calme*.
Pourquoi pas ? Tout à l'heure je n'avais qu'un assassin, maintenant j'ai un assassin et un mobile ! Il a tué pour hériter plus vite !

MARIA
Il ne pouvait pas connaître cet héritage !

LEGRAND, *calme*.
Prouvez-le.

MARIA, *s'affole*.
Vous savez parfaitement que Frank n'est pour rien dans ce meurtre ! Vous l'avez dit vous-même tout à l'heure !

LEGRAND, *calme*.
Je peux l'avoir oublié.

SYLVIE
Et vos fameuses preuves de son innocence ? Celles que vous nous avez jetées à la figure, tout à l'heure ?

LEGRAND
Ne vous inquiétez pas, j'arrangerai ça.

FREDÉRIC
Legrand, ce que vous faites est ignoble ! Vous...

ESTELLE
Pardon. Je peux m'en aller, moi ? J'ai mes confitures !

FREDÉRIC, *hurlant*.
Fuyez-moi le camp !

Sortie placide d'Estelle.

Ecoutez, parlons entre hommes ! Qu'est-ce que vous voulez, au juste ? Dites-le une bonne fois et qu'on en finisse !

MARIA
Tu ne l'as pas encore deviné ? C'est notre mort, qu'il veut ! La mort des Varescot !

A Legrand.

Vous savez parfaitement que Frank est innocent ! Vous ne profitez de ses aveux que parce qu'il est devenu le maître de cette famille ! Vous voulez nous détruire, rien de plus !

LEGRAND, *calme*.
Rien de plus, Maria.

Se tourne vers Frank.

Quand tu voudras, Frank...

Caroline fait un pas vers lui.

CAROLINE
C'est moi qui ai tué Cyprien Varescot !

Silence. Legrand sourit.

LEGRAND
Eh bien vous avez pris votre temps !

CAROLINE
J'avais peur...

LEGRAND
Dites plutôt qu'on vous avait priée de la boucler ! Et vous me le dites maintenant que parce que vous ne supportez pas l'idée qu'un aussi beau jeune homme se sacrifie pour vous !

Je me fous de vos élaus du cœur, mademoiselle Pelletier ! Et je me contrefous que vous ayez envoyé Cyprien valser contre la cheminée ! Ce que je veux savoir, c'est pourquoi !

Dur.

*La bombe va éclater. Tension générale.
Caroline regarde Frank, puis détourne les yeux.*

CAROLINE
Depuis deux ans il ne m'avait pas réglé mes congés payés. Il ne voulait rien entendre ! Cette nuit je me suis mise en colère et je l'ai menacé de porter l'affaire devant le comité d'entreprise. Il a voulu me jeter dehors, je me suis défendue. C'est tout.

LEGRAND
Merveilleux ! Encore une qu'ils ont embobinée ! Tout pour l'honneur des Varescot, et en avant pour les pieux mensonges ! Tu risques de payer ça d'un bon morceau de ta jeunesse et de ta cotte, que Cyprien Premier soit mort décemment, hein ?

CAROLINE, raide.
Je jure que je dis la vérité !

LEGRAND
Tu jures ? Alors ça va, j'avale ton bobard ! Tu vas apprendre ce que ça cotte, de flytoxer un éminent industriel pour une pincée de gros sous ! C'est ce qu'il y a de plus cher au rayon des coquetteurs !

La prend rudement par le bras.

Allez, en route !

FRANK, sourire.
Ça va, sale fic ! Vous avez gagné !

Legrand le regarde sans lâcher Caroline.

La vérité, c'est que grand-père a eu un coup de sang. Il a sauté sur Caroline pour essayer de la violer, elle s'est défendue comme elle a pu, et voilà.

LEGRAND, sourire.
Eh bien, ce n'est pas plus gentil comme ça ?

Il lâche Caroline.

Vous l'héroïne, vous pouvez vous rhabiller !

MARIA, bas.
Vous nous tenez, maintenant...

LEGRAND
Bon Dieu oui, et je me vais pas vous lâcher comme ça, faites-moi confiance ! Il y a quinze ans que j'attends cette minute !

FRÉDÉRIC
Alors maintenant, sortez ! Allez salir et ridiculiser la famille qui a fait naître et vivre ce pays ! Dehors !

LEGRAND
Foutez-moi la paix, Frédéric !

A Frank.

Frank, c'est toi qui vas décider de tout. Ecoute-moi bien parce que c'est ma première tentative de chantage et que je vais sûrement patouer. Tu sais de quoi elle est faite, ton illustre famille ?

MARIA
Nous en sommes les seuls juges !

LEGRAND
Elle est faite de mal et de misère, Frank ! Cyprien était un monstre, et peut-être un fou ! Fou d'orgueil et fou de sa puissance, en tout cas ! Ses crimes, tu les as sous les yeux ! Ils s'appellent Frédéric, Armand, Gertrude, Sylvie, Maria ! Jour par jour il leur a arraché tout ce qui faisait d'eux des êtres humains ! Tu vois ce qu'il en reste !

FREDERIC

Frank, si tu es vraiment un Varescot tu vas faire taire cet homme !

FRANK, à Legrand.

Continuez.

LEGRAND

Frédéric voulait être officier. Il ne te l'a jamais dit ? Mais Cyprien ne l'entendait pas de cette oreille ! Il fallait que l'ainé des fils entre coûte que coûte dans ses godasses ! Il y est entré à coups de cravache ! Puis il s'est occupé d'Armand...

ARMAND, doucement.

Legrand, je vous en prie...

LEGRAND

Celui-là rêvait de tailler la pierre ! Encore un déserteur, autrement dit ! Cyprien commençait à avoir le coup de main pour dresser ce genre de bougres ! Ça n'a pas traîné ! Demande donc à Gertrude combien de nuits il a passé à pleurer, son Armand ! Demande-lui pourquoi il est toujours tellement triste !

GERTRUDE, bas.

J'espère que vous savez ce que vous faites, Legrand...

LEGRAND

Et là-dessus, voilà que Maria arrive ! Une fille ! Bref, une catastrophe ! En fait de filles, Cyprien

n'appréciait que celles des autres !... Avec Maria je ne crois pas qu'il ait cogné. Enfin, pas trop... Il a préféré l'étouffer chaque jour un peu plus ! Elle s'est débattue un petit peu puis elle n'a plus bougé. A vingt ans elle était morte !

MARIA, sans le regarder.

Je ne vous pardonnerai jamais ce que vous venez de faire...

LEGRAND

Puis il y a eu Sylvie. Celle-là n'a posé aucun problème ! Elle a toujours été d'accord pour porter des chaînes, à condition qu'elles soient en or !

SYLVIE, rageuse.

Et si vous nous parliez un peu de vous, maintenant ?

LEGRAND

J'y arrive.

A Frank.

Ce n'est pas seulement eux que ton grand-père a détruits, Frank. Il m'a détruit moi aussi ! Je vais peut-être t'épater mais figure-toi que j'étais fait pour devenir un fic de derrière les fagots ! La grosse tête chercheuse, tu vois le genre... Seulement voilà, pour ça il aurait fallu que j'accepte de perdre Maria que le vieux sagouin tenait clouée dans ce foutu bled ! J'en étais incapable. J'ai préféré crever ici, près d'elle...

SYLVIE

L'endroit où vous creverez n'intéresse personne !

LEGRAND

Et maintenant voici mon chantage, Frank. Fous le camp, vends les usines, donne à chacun la part qui lui revient et je ferme ma grande gueule sur les motifs exacts de la mort de Cyprien !

L'industrie de la chaussure pleurera son grand homme, il y aura des articles dans les journaux et des discours au cimetière !... Accepte de le remplacer et je fais éclater la bombe ! Vous saurez tous et ce ne sera pas très joli à voir ! Sans compter que j'embarque la petite et que je m'arrange pour lui faire coller le maximum ! Choisis !

Un silence. Ils regardent tous Frank.

FRANK

Pourquoi voulez-vous que je refuse le mal qu'a fait mon grand-père ? Il n'y a aucune raison !

LEGRAND

Il y en a une, c'est que tu lui ressembles ! On ne te l'a jamais dit ?

Frank regarde Caroline.

Tu n'es même pas toi, tu es lui ! Cyprien ne s'y est pas trompé ! Tu as son orgueil, son goût de la violence, sa dureté ! Toute ta vie le prouve ! Tout ce que tu as fait, il l'a secrètement approuvé et il aurait pu le faire ! Accepte la puissance qu'il t'offre et tu referas, toi, tout ce qu'il a fait ! Tu tiens tellement à ce qu'il y ait deux Cypriens qui se suivent ? Non ?

Désigne Caroline.

Alors emmène cette gosse et allez planter vos choux au soleil ! Tu ne veux tout de même pas qu'elle finisse comme ta mère ?

FRANK, *trappé.*

Ma mère ?

FRÉDÉRIC

Legrand, je vous ordonne de vous taire !

LEGRAND

Ta mère s'est tuée, Frank.

Vous mentez !

FRÉDÉRIC

A Frank.

Je te jure qu'il ment ! Tu connais aussi bien que nous la vérité sur la mort de ta pauvre maman ! C'était une grande nerveuse sujette à fréquents vertiges... Une nuit, elle est montée au grenier pour fermer un ~~des~~ volet qui barrait dans le vent, elle s'est sans doute trop penchée au-dessus de la barre d'appui et elle est tombée...

LEGRAND

Elle s'est tuée, Frank. Elle s'est tuée quand elle a eu compris qu'elle était entrée dans un baignoirdont elle ne sortirait plus ! Demande à Armand et à Gertrude si je mens !

Un silence. Frank les regarde.

ARMAND, *doucement.*

Il ne ment pas, Frank...

GERTRUDE

Il a raison, petit. Il faut que tu parles...

FRANK

Je pars !

FRÉDÉRIC

Non !

MARIA

Ne nous laisse pas, Frank ! Même si père a été tout ce qu'il dit, et quand il aurait été encore dix fois pire, ce n'est pas ce qui compte ! Ce qui compte, c'est ce pays qu'il a fait sortir de terre, qu'il a créé et qu'il a fait vivre ! C'est son oeuvre ! C'est ce que j'ai aimé en lui et c'est ce que tu dois défendre ! Reste !

FRANK

Je pars.

*Sourit à Caroline, lui tend les bras.
Elle s'y jette.*

Nous partons... Adieu, tante Mia !

MARIA

Frank ! Non !

SYLVIE

Dégonflé !

FRÉDÉRIC

Tu n'auras pas un sou ! Ton attitude constitue un refus formel de respecter les volontés de père ! J'attaquerai le testament !

GILBERT, sec.

Certainement pas, Frédéric !

FRÉDÉRIC

Ah non ? Et pourquoi ça, je vous prie ? On peut toujours attaquer un testament !

GILBERT, sec.

Pas quand c'est moi qui les rédige !

FRANK

Gilbert, je te charge de bazarder les usines. Fais pour le mieux mais grouille-toi !

GILBERT

Sois tranquille, moi aussi j'ai un compte à régler avec Cyprien !

FRANK

Parfait ! Et maintenant, adieu les Varescot ! Essayez de vivre et oubliez-moi !

Il va vers la porte, Caroline dans ses bras, se retourne vers Legrand.

Merci, gendarme !

LEGRAND

Je te préviens qu'ils vont te courir après, Frank ! Ils feront tout pour que tu reviennes !

FRANK

Ils ne me retrouveront jamais !

Ils sortent. Un temps de silence. Maria s'assied lentement.

MARIA

Maintenant, nous avons tout perdu...

GERTRUDE

Il sera heureux, Maria !

MARIA, en écho.

...Heureux.

*On frappe à la porte. Personne ne ré-
pond. Estelle entre.*

ESTELLE

C'est la délégation de l'usine qui vient d'arriver... Ils disent qu'ils viennent apporter leurs... les choses, quoi... vous savez, quand les gens sont morts...

GERTRUDE

Leurs condoléances.

ESTELLE

Tout juste ! Et y a aussi des journalistes de la ville...

Maria se lève, fatiguée.

MARIA

Il faut y aller.

LEGRAND

Vous pouvez leur dire que Cyprien Varescot est mort accidentellement.

Ils restent un instant immobiles, puis ils sortent lentement l'un après l'autre, sans un mot, Maria la dernière.

LEGRAND

Maria !

Elle s'immobilise, se retourne vers lui. Les autres sont sortis.

Cette fois, c'est fini, Maria. Tout va enfin pouvoir commencer ! Je vais rentrer chez moi et vous attendre. Le temps qu'il faudra ! J'ai l'habitude. Mais cette fois, je sais que vous viendrez !

MARIA

Jamais.

LEGRAND

Vous viendrez ! Vous n'avez plus rien pour vivre que le bonheur et il faudra bien que vous vous resigniez à vivre ! N'oubliez pas de mettre votre robe noire à col fermé que j'aime tant et cette écharpe de soie que vous nouez sur vos cheveux les jours de vent...

MARIA

Je ne viendrai pas !

A bientôt, mon amour...

C'est la première fois qu'il l'appelle ainsi. Elle le regarde, ouvre la bouche comme pour protester, puis baisse la tête et sort lentement en laissant la porte ouverte derrière elle.

LE RIDEAU SE FERME



ACHÈVÉ D'IMPRIMER
LE 12 JUIN 1979
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE
CARLO DESCAMPS
CONDÉ-SUR-L'ESCAUT
59163 FRANCE

Dépôt légal : 2^e trimestre 1979

N^o impriméur : 1707

Imprimé en France